

Athéna Sol

PARLE OU CRÈVE

Quand j'ai pris conscience
du pouvoir des mots

**Par la TikTokeuse
agrégée de lettres aux
650 000 abonnés**

FIRST
ÉDITIONS



grâce sur
une d'échanges pinents
le cœur de tes deux salivées
suscite o des agréments d
- Charles B.

quelqu'un la trouve, et si y
ven, car ici, de l'ait pour
et pour toi-même nous
placite. Rien que elle qu'elle
non lire et comprendra
pas subtil...

teinte. Elle
de l'éloges
s, mais
mots sin
monstre d
presque
un des ju
pourquoi
le. Plus
Je suis
navi me
en justi
s si bien
s'en impregn
levent
stables une lutte toujours
Pour tout j'ai l'intuition q
elle se trompe, mais x a
persuasion, mon elle et
mots, face à cette mère qui
brillante, elle l'est

I ne fallait la preuve de ton amour,
Douté la nuit, le jour
trop de cet. Lo suit comme le plein jour,
monstré ma ton amour.
C'était mon tour, j'allais avoir enfin,
Ta lecture, ton
unique preuve d'un amour
Attends, attends
Demain, tu me traiteras de
Demain, mort de
comain, jublant face à moi
Demain, tu n'as

J'ai acheté des canots par
travaux de son J'étais
souvent de l'objet. L
j'allais me passer ma
et une autre histoire
mais un jour je ne suis

myself...

la on le de la
de mousais.
elle n'aurois
elle finit d'avoir les

elle ne les
sensibles par
malheureux
contrôle d
matino tri
tais les
la Gilla
un homme
n'aurait
à appren
vie, pa
sous de

me en moi, que
les changer cette ex
qui et parle jar et r
seule, abaja un naïve
sans terre. Remont
passera ~~à~~
ceux qui et pense et
chose car son regard
même, ~~à~~
~~à~~
Sesou Sa tête de
malades, d'hommes
encephalogrammes. On a
la fiandre. En fait, a

Athéna Sol

PARLE
OU
CRÈVE

Quand j'ai pris conscience
du pouvoir des mots

FIRST
EDITIONS

© Éditions First, un département d'Édi8, Paris, 2022.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN : 978-2-412-07926-3

ISBN numérique : 978-2-412-08537-0

Correction : Céline Dutt

Éditions First, un département d'Édi8

92, avenue de France

75013 Paris

France

Tél : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

Email : firstinfo@efirst.com

Site Internet : www.editionsfirst.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Titre

Copyright

Préface

Chapitre 1 - Il me semble que j'étais une enfant pénible

Mes mots d'enfant comme seule arme

Les mots, les pleurs

L'angoisse, cet épais silence

Chapitre 2 - Ce langage adolescent, je pense que je le chérirai toute ma vie

La Grande Méchante Anxiété

Les mots de la maison sont sacrés

J'aurais voulu ne jamais cesser de lire

Chapitre 3 - J'avais vingt ans et des choses à dire

De bien vains premiers émois

Le gros nuage gris qui nous enveloppe

Se grimer pour triompher

Chapitre 4 - Je suis devenue adulte et il a fallu parler pour de bon

Ce fut l'éveil

J'ai commencé à m'amuser avec l'éloquence

Postface - Je voudrais combler ce vide multimillénaire

Préface

Si je creuse au plus profond de mes souvenirs, la première fois que j'ai senti le regard sexualisant d'un homme sur moi, j'avais neuf ans. Le souvenir est net, car il m'a hantée ensuite pendant plusieurs mois. J'étais à la cafétéria avec ma mère, il m'a fixée pendant cinq bonnes minutes en se léchant les lèvres, en mimant des baisers, puis il est parti. Tous les jours des mois qui ont succédé ont été ternis par la peur d'une enfant de neuf ans, ma peur qu'il nous ait suivies jusqu'à la maison, qu'il entre chez nous pendant la nuit. Des mois de terreurs et de cauchemars. Et puis, ça a fini par s'estomper.

Et puis, vers onze ans, les premières remarques dans la rue. Des phrases, déclamées, ou plutôt jetées, crachées sur mon passage... de la « drague » lourde, pensais-je à l'époque. Et puis, ça a continué. Cette « drague » prenait souvent des allures de menaces, d'insultes, d'humiliation publique. Et puis, cette « drague », elle s'est répandue, au lycée, à la fac, en soirée, au travail... Ce n'était pas juste la rue, en fait. Ce n'était pas de la « drague », en fait. Face à ces comportements, j'ai tout essayé : me défendre, me taire, éduquer.

Cours Victor Hugo, Bordeaux, un mardi, à 16 h, en 2021 :

« T'es très bonne, dis merci, c'est gratuit ! »

Je ne relève pas, je marche droit devant moi, sans un regard. Je me répète la phrase en boucle, au rythme de mes pas sur le goudron. Oh tiens, ça rime ! Quel poète ! Et puis, il y a un rythme ternaire, ça sonne bien ! On pourrait presque en faire une analyse stylistique !

Je suis rentrée chez moi, et c'est ce que j'ai fait. J'ai décortiqué la phrase, je me suis filmée, et j'ai posté ça sur TikTok. Une analyse d'une minute : 180 000 vues. Bon, les gens en 2021 aiment donc les analyses stylistiques, du moins quand elles sont ironiques et permettent de mettre le doigt sur un phénomène très largement répandu : le harcèlement de rue. Alors, j'ai voulu continuer et laisser place à d'autres voix. J'ai recueilli d'autres témoignages sur Instagram, et j'ai publié d'autres vidéos sous ce format. Le nom de cette série me vient presque immédiatement : « Des Charos et des Lettres ». Ce contenu me ressemble : il me permet de parler de sujets qui m'animent tout en mettant à profit mon savoir et ma passion pour la langue et ses subtilités. Le mot « charo » a été popularisé dans la chanson *Freestyle PSG* de Niska, qui fait référence au joueur de football Blaise Matuidi, sous le surnom de « Matuidi Charo ». C'est un clin d'œil au footballeur, connu pour sa détermination, et sa capacité à ne rien lâcher, tel un charognard prêt à foncer sur sa proie. Puis le terme a pris le sens de « coureur de jupons ». Il désigne un homme qui ne peut pas s'empêcher de flirter ou même de relationner avec plusieurs personnes à la fois. Le terme s'est répandu, et aujourd'hui, sur les réseaux sociaux, on peut également le trouver pour désigner les femmes, dans le même sens. Ce qui m'a particulièrement intéressée dans ce terme, c'est surtout son origine. En effet, les auteurs de ces phrases ici étudiées ne sont pas nécessairement des charos. Certains sont de grands timides et n'accumulent pas spécialement

les conquêtes. Pourtant, ils n'en sont pas moins des charos au sens premier de « charognards ». Ils partagent avec les rapaces ce statut de prédateur, qui visualise sa proie avant de l'attaquer... verbalement. Les proies, ce sont les femmes (ou personnes perçues comme telles) qui occupent l'espace, et qui ne peuvent que rarement passer une journée sans être dérangées par des regards ou des remarques, que ce soit dans la rue, à l'université, au travail, chez le médecin...

Vous vous demanderez sûrement d'où viennent les quelques phrases qui vont être étudiées ici. Il s'agit de mes expériences personnelles et de celles de nombreuses femmes qui me suivent sur les réseaux et qui ont eu le courage et l'envie de les partager avec moi. Peut-être alors douterez-vous de la véracité de ces paroles, parce qu'elles semblent souvent trop glaçantes pour être vraies, ou tout simplement parce que nous avons pris l'habitude de ne pas croire les femmes. Si vous faites partie des sceptiques, alors fermez ce livre dès maintenant, vous n'avez rien à faire entre ses pages, qui sont le refuge de celles qui ont osé, parfois timidement, répéter (et donc revivre) des scènes inoubliables qu'elles préféreraient oublier. Il ne s'agit pas nécessairement de traumatismes – ce mot est fort et doit être utilisé avec précaution –, mais il est possible que ce soit le cas pour certaines d'entre elles. Si vous faites partie des sceptiques, réjouissez-vous, vous faites donc partie des rares personnes qui n'ont jamais eu à subir cela. Ce privilège ne vous donne pas le droit de les suspecter de mensonge. Si vous faites partie des sceptiques, je vous prierai de douter en silence et de veiller à ne jamais avoir l'audace de dire à une victime qu'elle ment ou qu'elle aurait pu éviter cela si elle s'était comportée autrement.

Ces témoignages ne peuvent être prouvés, c'est vrai. Ces phrases sont lâchées et c'est terminé, aussitôt volatilisées pour celui qui les prononce, beaucoup moins pour celle qui les entend. C'est justement ce qui rend ce phénomène si difficile à sanctionner, l'aspect volatile des mots, même ceux

qui heurtent. C'est jeté et c'est perdu. Alors, c'est une parole contre une autre, et de toutes les manières, on ne porte pas plainte pour une injure sexiste. Car ce sont justement des sceptiques qui s'occupent de traiter ces plaintes. Le cercle est vicieux, et l'histoire se répète, dans des lieux différents, sous d'autres formes. Ce qui fait habituellement toute la beauté du langage oral devient ici ce qui fait perdurer l'impunité : l'éphémère, l'irratrapable, l'incapturable. Cette fugitivité du langage, c'est ce qui fait que beaucoup l'utilisent sans en mesurer les conséquences. Ce sont des mots dits « comme ça », pourtant certains résonnent encore en moi quinze ans plus tard. Alors non, je ne suis pas traumatisée, et il ne devrait pas être nécessaire de l'être pour que notre parole compte. En revanche, j'ai été heurtée, secouée, effrayée, tétanisée... et aujourd'hui, je suis fatiguée. Je n'ai toujours pas décidé d'en rire, mais plutôt que d'en pleurer, j'essaie de déceler le potentiel poétique de ces phrases souvent abjectes, parfois glaçantes, toujours indignes. Pour mieux les mettre à distance, pour mieux en comprendre les mécanismes, pour mieux les anticiper aussi, sans doute.

Ce livre se présente comme une sorte d'autobiographie, mais elle est centrée sur mon approche et mon appropriation progressive (et encore en cours) du langage et de la parole, depuis ma petite enfance jusqu'à aujourd'hui. Raconter ma vie n'aurait pas grand intérêt, et je n'ai pas la prétention de penser qu'elle vous intéresserait. Mais les épisodes de ma vie qui ont été déterminants dans ma prise de parole, dans ma capacité à dire ou à me taire, ou au contraire, dans mon incapacité totale à dire ou à me taire, peuvent, je le crois, être parlants et peut-être vous donner l'impulsion nécessaire pour chercher à entamer ou à poursuivre cette conquête du langage, qui n'aboutit certes jamais, mais qui est le travail d'une vie entière, et qui peut nous aider, toutes et tous, à nous sentir tout simplement plus complet·es, et à établir du lien entre ce que nous pensons, ce que nous sommes et ce que nous disons. Je crois que la parole, tout au long de cette conquête sans fin, nous aide à gagner en précision, à mieux identifier nos

émotions, à nous effacer quand cela est nécessaire, à mieux recevoir la parole d'autrui aussi. À mieux vivre, tout simplement.

Les épisodes de harcèlement sexistes évoqués précédemment ont eu une incidence particulière dans ce parcours, bien qu'ils n'en soient pas les seuls jalons. Je vais tâcher de retracer ici l'histoire d'une enfant qui, comme beaucoup d'autres, a appris malgré elle à se défendre et à s'affirmer, par les silences, par les balbutiements, et par les mots.

Chapitre 1

Il me semble que j'étais une enfant
pénible

Mes mots d'enfant comme seule arme

J'ai toujours été attirée par les mots. À un an, je faisais des phrases simples. À deux ans, je m'exprimais très clairement. À l'âge de trois ou quatre ans, j'ai le souvenir, flou mais certain, d'une petite fille très bavarde, qui posait des questions pénibles sur tout. On aurait pu penser que le « pourquoi » était devenu un tic de langage, si je n'avais pas eu réellement le désir viscéral de tout comprendre, toutes les causes d'absolument tout. C'étaient des réactions en chaîne, sans fin : un « pourquoi » ne venait jamais seul, car dès qu'une réponse m'arrivait, il me fallait comprendre le « pourquoi » de cette même réponse. Et ça pouvait continuer comme ça très longtemps. En général, ça prenait fin quand mes parents, épuisés ou simplement démunis face à des interrogations qui devenaient souvent absurdes, finissaient par s'agacer de ma persévérance.

En y repensant, il me semble que j'étais une enfant pénible.

— Pourquoi on roule ?

— Pour aller faire des courses.

— Et pourquoi on va faire des courses ?

— Pour acheter à manger.

— Et pourquoi on achète à manger ?

— Pour se nourrir, Athéna...

— Et pourquoi on doit se nourrir ?

— Eh beh ! Pour vivre, pardi !

Silence.

— Pourquoi il y a des camions sur la route ?

— C'est des gens qui livrent des trucs,
des matériaux...

— C'est quoi des materio ?

— Ça peut être plein de choses : du bois, de
la pierre, du sable...

— Et pourquoi ils livrent ça ?

— Pour que d'autres personnes puissent
construire des choses avec...

— C'est qui, ces autres personnes ?

— Oh ! *Fai cagat teh*¹ !

Se souvenir, c'est difficile. Parfois, je me concentre très fort et j'essaie de retrouver mon souvenir le plus ancien. J'ai principalement en tête ma maison d'enfance et la disposition des pièces. Mais ce n'est pas un vrai souvenir, il ne s'y passe rien. C'est juste une vision statique, et rien de plus. Je crois que mon souvenir le plus ancien doit dater de quand j'avais trois ans. On était à la pizzeria de ma tante avec mes parents et mes sœurs. Il y avait mon cousin et ma cousine. J'étais à l'étage avec mon cousin, dans la chambre de ses parents. Dans cette chambre, il y avait des toilettes, posées

là, sans cloison. C'était bizarre, des toilettes sans cloison, sans porte ! J'étais assise sur ces toilettes, et il me taquinait : « Je vais tirer la chasse et ça va t'arroser les fesses ! » Ça me faisait un peu peur, je crois, ce grand mouvement d'eau, et ce bruit. J'avais peur d'être aspirée dans la cuvette. Alors, je lui disais : « Non ! Fais pas ça ! » Mais il l'a fait. Ça le faisait beaucoup rire. Je me suis rendu compte que ma peur était totalement infondée. C'était même assez rigolo, en fait. Mais j'étais là, les fesses mouillées, et ça m'avait vraiment vexée, je crois.



C'est vers cet âge-là, trois ans et demi, que nous avons déménagé, mes parents, mes deux grandes sœurs et moi, sur l'île de Tahiti, parce que mon père allait y travailler pour les deux années à venir. Dans l'avion, comme partout ailleurs, je suis sage, je regarde tout ce qui se présente avec mes deux énormes yeux qui semblent tout interroger. Je dois sans doute poser quelques questions, mais il me semble surtout que je suis impressionnée parce que c'est la première fois que je prends l'avion. Voler au-dessus des

nuages, c'est à la fois poétique et terrifiant. Ça me coupe un peu les mots, je crois, et ça permet à mes parents de profiter du silence.

Nous nous installons, tranquillement. Il y a cette nouvelle maison, dans laquelle nous ne porterons plus aucun vêtement chaud. Nous prenons nos marques, et je ne crois pas m'être sentie trop dépaysée, ou alors je ne m'en souviens pas. C'est à cette époque-là que j'ai demandé à ma mère de m'apprendre à lire : je voulais comprendre tous ces hiéroglyphes qui m'entouraient ; faire semblant et tourner les pages des livres sans rien y comprendre avait fini par me lasser, et sûrement aussi par me frustrer. J'avais aussi envie de les produire, ces hiéroglyphes, d'en être la fière autrice. Écrire des histoires, ça oui, ça me semblait un sacré beau projet ! Alors, ma mère l'a fait. Elle a acheté un petit livre de lecture. On se posait sur la terrasse, j'étais en culotte et recouverte de plaques rouges, à cause d'une maladie de peau que j'avais développée dans ce climat tropical : la bourbouille, un problème de rétention de la sueur, qui cause des petits boutons rouges, partout sur le corps. On se posait donc sur la terrasse et, sur mon petit bureau coloré, j'écoutais attentivement tout ce qu'elle me disait. Je voulais y arriver, et le plus vite possible ! Il me fallait tenir entre les mains ce nouveau savoir, cette connaissance si précieuse, qui distingue les enfants des plus grands, et qui me permettrait d'inventer une infinité d'histoires. De l'apprentissage de l'écriture, je crois n'avoir aucun souvenir, mais ce que je sais, c'est que vers quatre ans et demi, je savais lire et écrire.

J'allais à l'école, la peau blanche ou rouge, selon si j'étais recouverte de talc ou de lotion, et il paraît que je m'ennuyais un peu. Dans mon souvenir, je n'avais qu'un seul ami, puisque ma « meilleure copine » m'avait planté

sa fourchette dans l'épaule à la cantine parce que le monsieur la réprimandait. Elle avait à peine touché à son assiette, et il semblait très fâché contre elle, alors je l'avais poliment invitée à essayer de manger une bouchée de plus. J'ai gardé la marque des quatre griffures blanches sur le bras pendant une bonne dizaine d'années. Il ne me restait désormais qu'un seul copain. Un jour, j'avais voulu lui écrire une petite lettre, mais nous étions en grande section de maternelle, et je m'étais souvenue qu'il ne savait pas lire. Il en fallait plus pour me décourager, alors j'ai fait preuve d'une capacité d'improvisation que j'aurais pu qualifier d'impressionnante, si elle n'avait pas été vouée à l'échec. J'avais décidé de me tourner vers les arts plastiques, langage universel qu'il comprendrait donc inévitablement. Problème : je n'avais jamais été douée en dessin, et j'en avais déjà conscience. Ne souhaitant pas me ridiculiser, j'avais donc évacué cet obstacle en choisissant l'abstrait : des taches de peinture sur une moitié de feuille A4, on replie la surface peinte sur la surface vierge, et ça donne une espèce de motif symétrique et étrange, un peu à la façon des taches d'encre du test de Rorschach. La maitresse nous avait fait faire cette activité, quelques jours plus tôt. Cette alternative était parfaite, parce qu'elle me permettait d'obtenir un résultat artistique sans avoir le moindre talent, et c'était donc une ingénieuse façon de camoufler ma lacune. Second problème : j'avais voulu, dans mon zèle artistique, mettre le plus de couleurs possible, ce que j'ai amèrement regretté au moment du déballage. J'avais plié la feuille, et je la lui avais offerte. Quand il ouvrit la feuille, ce fut une sorte de dégueulis marronâtre absolument infâme. Mes camarades de classe avaient ri très fort en poussant des cris de dégoût. La honte battait fort dans ma poitrine.

**BAM BOUM ils se moquent de moi,
BAM BOUM c'est la honte, BAM**

BOUM quelle disgrâce !

M'exprimer via les mots était visiblement plus aisé pour moi que le faire via une production plastique. Je n'ai plus jamais réitéré.

Dix minutes plus tard, ce même copain était assis sur le banc de la salle de classe, à côté de son amoureuse. La méchante maitresse n'était pas encore là. Je me souviens qu'ils avaient tous les deux sorti leur langue et s'étaient approchés l'un de l'autre jusqu'à ce que les extrémités de leurs langues humides se touchent. J'ai vécu cette scène au ralenti, attendant le moment de l'impact avec un écœurement résigné. L'impact a bien eu lieu, et à ce moment-là, tout le monde avait ri, d'un rire mêlé d'admiration. Moi, j'étais scandalisée par ce que je jugeais être une obscénité manifeste et violente. Chez moi, ces choses-là n'étaient pas possibles. Le contact des corps entre un garçon et une fille était tout simplement inenvisageable. D'ailleurs, l'innocente question « tu as un amoureux ? » que l'on pose aux jeunes enfants n'existait tout simplement pas. On n'avait pas d'amoureux ou d'amoureuse en maternelle, ni en primaire ni au collège ; au lycée éventuellement, si ça restait innocent. J'avais trouvé ça impudique et dégoûtant. Bien plus encore que mon œuvre ratée.

J'ai peu de souvenirs de Tahiti, mais des paysages magnifiques occupent à tout jamais quelques bribes de ma mémoire : l'eau translucide, le sable fin, les cascades, et notre minuscule Fiat Panda blanche, dans laquelle nous tenions péniblement, mais gaiement, à cinq. Je parlais beaucoup. J'avais peur de l'eau. Je riais beaucoup. Et je ne pleurais jamais. À tel point que ma mère s'en était inquiétée et avait demandé au médecin si c'était normal de pleurer si peu à quatre ans. Le médecin lui avait répondu : « Ne vous inquiétez pas, elle se rattrapera ! » Ça n'a pas manqué.

Parmi ces souvenirs, souvent troubles, il y en a un qui reste intact, comme emmarbré dans le flot vapoureux du souvenir : c'est mon tout petit bureau coloré. Je m'en souviens comme l'on se souvient d'une maison et de l'agencement de ses pièces : ce sont d'ailleurs nos premiers souvenirs d'enfants, je crois. Ce bureau, je le considérais donc probablement comme une pièce, tant j'y passais du temps, tant il avait pour moi un sens et une utilité de la plus haute importance. Je me souviens parfaitement qu'il était sous l'escalier de notre première maison, puis sur la terrasse, contre le mur, dans la seconde. C'était là que je m'essayais à l'écriture et à la lecture, c'est là que mon apprentissage des mots a pu commencer. Je tenais mon stylo maladroitement mais fermement dans mes petites mains dodues, et mes yeux grands ouverts, je faisais balbutier l'encre sur le papier taché par mes doigts sales d'enfant.

À Tahiti, j'étais entourée d'adultes et j'aimais leur compagnie. J'étais leur mascotte, en quelque sorte. Je crois que mes gros yeux, mon ventre rond, mes longs cheveux et mes problèmes de peau avaient fini par les attendrir, parce qu'on a toujours un peu plus d'affection pour ce qui nous fait de la peine. En plus, je parlais « comme un livre », et là où, avec le recul, je me suspecte d'avoir été insupportable, tous et toutes me trouvaient sympathique et fascinante.

1. « Tu fais chier, à la fin ! », en patois.

Les mots, les pleurs

Retour en France hexagonale : c'est le début des pleurs. Mon père est muté dans le Nord-Est, dans une petite ville de Lorraine qui s'appelle Lunéville, guère connue, si ce n'est pour son château, qui prenait feu tous les ans à cette époque. J'ai cinq ans et demi, je sais lire, écrire, compter et lire l'heure. J'arrive dans ma nouvelle école sans me poser de questions ; après tout, ce n'est que la suite de mon école de Tahiti, mais dans un endroit où il faut mettre un manteau et une écharpe. Rien de plus. Du moins, je le crois.

Tous les jeudis, en début d'après-midi, avant d'aller en classe, je vois une dame, dans une salle à part. Elle me pose des questions et me fait dessiner (on dirait que le sort s'acharne). Je fais toujours ce même dessin, celui que j'ai dessiné en boucle à Tahiti, et il me semble que je le maîtrise à peu près, alors, consciente de ma médiocrité, je m'en tiens à ce que je connais. Une mer avec de petites vagues occupe la moitié basse de la feuille horizontale. Sur le côté droit, comme posée sur l'eau, une île jaune fait surface et un unique cocotier gigantesque l'habite. Trois noix de coco siègent en haut de l'arbre, trois petites boules marron disposées en triangle. Le soleil loge dans le coin en haut à gauche, le ciel est entièrement bleu et parfois un nuage l'occupe. Enfin, à la surface de l'eau, on aperçoit une nageoire de requin. Quand j'ai le temps, j'ajoute dans les profondeurs un requin-marteau. J'étais fascinée par leur tête aplatie, et j'essayais de les dessiner, tant bien que mal. Je me demande ce que mes camarades dessinent quand ils voient la dame. Sûrement une maison avec un jardin et un chien. Moi, je n'ai pas de chien.

Ce que je ne sais pas, c'est que je suis la seule à voir cette dame parce que je viens de sauter une classe, le CP (je l'ignore également), et que cette dame est une psychologue scolaire qui est là pour déterminer si je suis « surdouée » (on dirait aujourd'hui « HPI »). J'ai appris bien plus tard qu'elle voulait même que je saute une deuxième classe, et que j'aille directement en CE2. Ma mère a refusé et ne m'a rien dit de tout ça, car elle ne voulait pas que je me sente différente, ou pire... que je me sente supérieure aux autres. Ce risque a été rapidement évacué... Premier jour de CE1, la maitresse demande la date. Je n'en ai aucune idée. En écrivant « mercredi » et « septembre » au tableau, elle en profite pour nous faire réciter les jours de la semaine et les mois de l'année. Je ne comprends même pas de quoi il est question. Quels sont ces mots qui semblent rimer, mais pas toujours ? Les élèves, qui répondent immédiatement, sans réfléchir, semblent parler un dialecte qui m'est inconnu. Cette école dans laquelle il fait si froid commence à m'inquiéter. Pourquoi je ne comprends rien ? Je me tais pour ne pas montrer mon ignorance et je m'attèle à rattraper mon retard, le plus vite possible, avant que mes camarades ne s'en aperçoivent. La maitresse était très gentille et je crois qu'elle m'aimait beaucoup.

Elle avait dit à ma mère que j'étais un
peu lente, mais que c'était normal et que
ce serait vite réglé. Sa parole fut
prophétique.

Ma mère me parlait souvent du « vilain monsieur », qui était un homme adulte qui approchait les petits enfants avec des bonbons, des chatons ou

des chiots, pour les embarquer et leur faire du mal. Je l'ai toujours visualisé dans un grand manteau noir, les yeux enfoncés dans les orbites et voûté. Cette vision me terrifiait. L'idée d'être emmenée loin de ma famille aussi. Alors, tous les jours, je faisais attention au « vilain monsieur », sans trop savoir comment m'y prendre. Je savais que si un adulte m'approchait pour me demander sa route, ou en me promettant des cadeaux, il fallait dire non, et ne surtout pas le suivre.

Ma mère avait été claire : « Si tu montes dans sa voiture, ou si tu le suis, c'est fini.

S'il veut t'emmener de force, crie ! »

Oui, j'avais peur, mais je sais que la peur peut sauver. Plus tard, ce vilain monsieur, j'ai croisé sa route.





« Elle est très belle.
J'ai un ami qui cherche
une femme, elle serait super ! »

(Ami du père, fillette de 11 ans)

→ Elle est très belle.

Le poète commence ici par complimenter la fillette, mais en s'adressant à son père. L'emploi du **pronom personnel** « elle » montre que la présence de l'enfant n'est pas pour lui une raison suffisante pour s'adresser à elle directement. Parler « entre hommes » et faire comme si elle n'existait pas.

→ J'ai un ami qui cherche une femme,

Puis un troisième homme fait son apparition dans le discours : « l'ami » dont l'avenir préoccupe notre poète. Le verbe « chercher » qui régit le **COD** « une femme » marque la noblesse de cette quête, qui ne s'encombre pas d'objets futiles, mais d'une femme, à moins que l'un et l'autre ne deviennent synonymes ici...

→ elle serait super !

L'**exclamative** qui vient clôturer le poème laisse entendre l'enthousiasme du poète. D'ailleurs, le passage du présent de l'indicatif (vers 1 et 2) au conditionnel mime les projections du poète, qui s'inspire du réel pour imaginer un avenir plus radieux.

Pistes d'interprétation

Dans ce poème, l'entre-soi masculin transparaît dans sa grande clarté. Les hommes font leurs arrangements, se missionnent les uns les autres, sans jamais demander l'avis des femmes concernées. Ici, en l'occurrence, il ne s'agit même pas d'une femme, mais d'une enfant, qui assiste à cette discussion, sans pouvoir rien rétorquer. Mais que comprend-elle ? Elle comprend, dans un premier temps, qu'elle est déjà une proie, et que la beauté physique est la seule chose qui puisse intéresser un homme. Elle comprend également que les adultes, qui sont censés lui apporter protection et équilibre, peuvent devenir les premiers bourreaux. Elle comprend et apprend, malgré elle, que quand il s'agit de son corps et de son avenir, elle ne sera pas nécessairement la première consultée.

En CE2, un garçon de l'école, immense et corpulent, passait la grande majorité de son temps à faire de moi son souffre-douleur. Il se moquait de ma taille, ricanait dès que je passais à côté de lui, me faisait des croche-pieds. Un jour, alors que la maitresse nous faisait une séance de calcul mental, nous devions écrire nos réponses à la craie sur des ardoises. Il était assis derrière moi, et sans aucune raison, il s'était levé, avait brandi son ardoise au-dessus de sa tête à deux mains et me l'avait écrasée sur la tête. La douleur avait été moindre car il avait amorti la chute, le but n'étant pas de me faire véritablement mal, mais plutôt de me faire peur, de m'humilier, le tout en amusant le reste de la classe. Je n'en ai pas parlé, si ce n'est à ma mère, qui s'était montrée révoltée. Je savais dorénavant qu'elle me soutenait, alors je me sentais plus forte pour me défendre si cela devait arriver à nouveau. Quelques semaines plus tard, nous faisons une sortie scolaire à la médiathèque. Nous devons trouver les livres d'une liste dans l'immensité du lieu, en nous aidant de leurs cotes et des inscriptions en tête des rayons. Nous étions donc lâché·es, en autonomie dans cette galerie de livres, et je me sentais aventurière, avide de trouver lesdits ouvrages, dans ce labyrinthe de signes. Le garçon s'amusait à me suivre et il recommença à venir ricaner en s'approchant de moi. Je n'ai pas parlé, mais je lui ai sauté au visage et j'ai enfoncé mes ongles dans sa joue. Il faut croire qu'ici, les mots m'ont manqué, ou peut-être avais-je conscience qu'ils ne me seraient d'aucune utilité, une fois de plus, face à lui et ses provocations incessantes.

Le lendemain, la maitresse me convoque pendant la récréation. La maman du garçon est là, accompagnée d'une autre mère d'élève qui adorait se mêler des affaires des autres et qui vient pour me réprimander. Mon premier sentiment est celui d'une profonde injustice, car ma mère à moi n'est pas là. Mais je sais qu'elle me soutient, et qu'elle m'a dit de ne pas me

laisser faire, alors je trouve de la force pour affronter l'adulte qui s'exclame :

— Athéna a griffé J. à la médiathèque, et elle a ensuite voulu faire croire que c'était un chat qui l'avait griffé, affirme la commère.

Je ne sais pas d'où sort cette sordide histoire de chat qui déambulerait dans les rayons entre Apollinaire et Verlaine, et je rétorque aussitôt :

— Sûrement pas, je n'ai jamais dit ça, c'est bien moi qui l'ai griffé !

Devant mon aplomb et mon honnêteté surprenante, la mère de famille semble troublée. Je leur explique que J. me harcèle depuis des mois – sans utiliser ce mot-là, qui m'était parfaitement inconnu, et qui n'était d'ailleurs pas encore très répandu à l'époque –, et que j'ai décidé de réagir. Aussi loin que je me souviens, c'est la première fois que j'ai eu à me défendre, face à une adulte, avec mes mots d'enfant comme seule arme. Et ce jour-là, j'ai gagné.

— La petite, c'est un génie ! s'exclama ma grand-mère maternelle.

— Maman, chut, arrête de dire ça ! répondit ma mère.

— Eh beh ? Je peux bien y dire que c'est mon petit Einstein, ma petite !

— Non ! Je veux pas qu'elle entende ça !

J'entendais. Mais sans trop comprendre. Mamie disait ça parce que j'avais de bons résultats à l'école, et puis c'est tout. Pas de quoi en faire toute une histoire. Mais je savais que ma grand-mère avait tendance à être excessive, alors... ça ne me mettait pas la puce à l'oreille. J'ignorais même qui était cet Einstein, mais je crois qu'il était intelligent.

J'avais fini par comprendre que mes parents étaient fiers de moi parce que j'avais de très bons résultats scolaires. J'avais, en effet, rattrapé mon retard, je connaissais désormais les jours de la semaine et les mois de l'année, et j'étais beaucoup plus rapide à faire les exercices. Mais je pleurais beaucoup : le choc culturel et thermique, paraît-il. Il faisait décidément beaucoup trop froid.

En CM1, j'entends encore la maitresse nous donner un sujet de rédaction et se tourner vers moi : « Athéna, tu n'écris pas un roman, d'accord ? C'est environ quinze lignes. Celle-là, elle écrira des romans, plus tard, c'est certain ! » Je lui présente aujourd'hui mes excuses pour les deux pages que je lui ai rendues ce jour-là. Je me souviens de cette expression « comme à l'accoutumée » que je sortais dès que j'en avais l'occasion dans mes rédactions, parce que je trouvais ça quand même beaucoup plus chic que « comme d'habitude ». La première fois que je l'avais utilisée, la maitresse avait manifesté sa stupéfaction et son enthousiasme dans la marge, et depuis ce jour-là, j'avais compris que cette expression me serait d'un certain secours, et que l'utiliser me permettrait de gagner l'admiration

des adultes. D'ailleurs, quand j'avais brandi ma copie à ma mère en rentrant, elle avait achevé ma consécration en me lançant : « Mais comment tu connais cette expression ? » Ma peinture 29 avait presque décollé du sol à ce moment-là. Rien ne me rendait plus fière qu'être félicitée pour mon vocabulaire, et j'étais bien décidée à montrer aux adultes que je méritais leur sympathie et leur attention.

« Qui veut présenter sa récitation
au tableau ? »

Je levais la main immédiatement et allais
chantonner le poème devant la classe.

Il faut croire que l'anxiété m'était
complètement étrangère à cette époque.

Et puis, ce fut le temps des questions : « Comment sont apparus les mots ? Qui les a inventés ? Comment ont-ils été choisis ? » Il me semble que tous les enfants se posent ces questions à un moment ou à un autre. J'imaginai les hommes préhistoriques, balbutiant quelques syllabes pour désigner les éléments du quotidien : l'arbre, le feu, le bois, le soleil... Mais pourquoi ces syllabes-là plutôt que d'autres ? Par quoi leurs choix étaient-ils motivés ? Le hasard pur ? Est-ce qu'au contraire, on a nommé les choses avec des sons qui semblaient correspondre à leur apparence ?

Aujourd'hui, j'ai répondu à certaines de ces mystérieuses interrogations. Mais le chemin reste long.

Écrire n'a jamais été pour moi un exercice ou une contrainte. Quand la maitresse nous demandait de raconter quelque chose à l'écrit, je sentais ma poitrine s'emplir de joie, et je n'avais qu'une hâte, celle de commencer à coucher mes mots sur un brouillon. Ensuite, il me fallait relire chaque phrase avec beaucoup d'attention, pour la modifier jusqu'à aboutir à la meilleure version de cette même phrase. Je remplaçais les mots trop simples par des synonymes plus recherchés, je changeais les tournures de phrases pour qu'elles soient plus agréables à l'oreille, j'ajoutais des adverbes et des adjectifs pour que mon texte soit plus précis et plus étoffé. À la fin, je relisais soigneusement, en quête cette fois des fautes d'orthographe ou de conjugaison. Chaque étape était de la plus haute importance, et je chérissais chacune d'entre elles. C'était un travail de construction, qui devait aboutir à une bâtisse solide et élégante. Il me semblait que j'étais en train de faire quelque chose d'important.

Ma mère m'achetait des livres. Je les lisais avec plaisir. Elle me répétait sans cesse que c'était en lisant qu'on apprenait à bien écrire et à bien parler. Je restais déterminée à devenir écrivaine, alors je lisais, et ça me plaisait beaucoup. J'étais toujours très bavarde, et je pleurais toujours beaucoup.

L'angoisse, cet épais silence

Vers six ans, l'hypocondrie et les angoisses nocturnes ont commencé. De nombreux soirs, dans mon lit, après le bisou de ma mère qui me quittait en me disant « Fais bien ta prière », je pensais que mes parents allaient mourir un jour, et je pleurais très fort, vraiment très fort. Je savais que mon grand-père maternel, que je n'ai jamais eu la chance de connaître, était mort. Alors si la mort existait, pourquoi pas mes parents ? J'avais bien compris que nul n'était épargné. Parfois, ma mère m'entendait sangloter et venait me rassurer. D'autres fois, je me voyais moi-même, morte. Et tout au long de la journée, j'étais en hypervigilance : la moindre micro-douleur me provoquait des sueurs froides. J'envisageais des maladies graves, rares, encore jamais découvertes par les scientifiques, ou bien juste des cancers, les jours où j'étais trop épuisée pour avoir de l'imagination. L'anxiété déclenchait souvent des douleurs abdominales ou intercostales. Ces dernières me laissaient penser qu'une crise cardiaque était imminente. Je ne voulais pas en parler car j'avais honte, et aussi parce que je ne voulais pas inquiéter mes parents. Parfois, mine de rien, essayant d'être discrète, je disais à ma mère que j'avais mal à tel endroit, et je l'interrogeais discrètement pour savoir quelle pouvait en être la cause. Elle avait compris et elle me le raconte encore, en me disant qu'elle voyait, dans ces moments-là, la peur dans mes grands yeux. J'étais terrorisée à l'idée de mourir.

Je m'entraînais à parler. Souvent, quand j'étais dans ma chambre, je parlais seule. Je ne parle pas ici des nombreuses fois où l'on s'invente des

histoires. Je parle bien de s'entraîner à parler. À vrai dire, je disais un peu n'importe quoi, mais je jouais à moduler mes intonations, comme si je jouais dans un film. Les phrases en elles-mêmes étaient creuses et sans intérêt, mais je devais les dire avec conviction. J'ajoutais des gestes, des mimiques. Ma chambre, ce théâtre !

Malgré mon goût pour les mots, j'avais
moi aussi mes petites confusions
d'enfant. Le « pot aux roses » était pour
moi un « poteau rose », un « œil au
beurre noir » était un œil assez particulier
puisqu'il était « obeurnoir ».

Ça nous suit jusqu'à l'âge adulte et c'est toujours un grand moment lorsque nous prenons conscience de la vérité. Un mot que nous avons cru nôtre est en réalité un étranger. On le voit à présent tout à fait différemment. On se sent presque trahi, en fait. Il faut le réapprendre, accepter sa nouvelle apparence, sa nouvelle configuration et tirer un trait sur tout ce qu'on croyait de lui. Il nous arrive alors, au début, de continuer à le percevoir dans sa forme erronée, mais très vite la raison nous rappelle, et déçues et vexées, on finit par l'accepter ainsi.

Je n'écrivais pas très bien. Ma graphie était plutôt brouillonne. J'étais d'ailleurs, et je suis toujours, un peu brouillonne. Si je m'appliquais, j'arrivais à produire quelque chose de propre, mais ça prenait du temps, et

je préférais utiliser ce temps pour noircir le plus de lignes possible. J'avais beaucoup de choses à dire, je crois, ou plutôt, j'avais envie d'écrire le plus possible, et longtemps. Pourtant, je n'avais pas de grandes choses à raconter, mais ce que j'aimais, c'était le fait de les raconter, de retranscrire sur le papier un souvenir ou une pensée, de donner un corps à une abstraction, de la solidifier. Ce changement d'état me semblait presque magique, et j'avais conscience qu'on pouvait faire ce que l'on voulait en écrivant : ajouter des détails, en enlever, utiliser une certaine tonalité, mettre de l'humour dans un souvenir qui en était dépourvu. En écrivant, on pouvait modifier le réel, on pouvait faire croire au lecteur qu'on avait vécu une scène de telle façon, alors que ce n'était pas le cas. Je devais être en CM1, je crois, et je faisais mes petites rédactions, quand j'ai compris – pas en ces termes, bien sûr – que l'écriture pouvait transfigurer le réel et nous proposer une nouvelle façon de l'appréhender.

J'ai neuf ans. Je suis à la cafétéria avec ma mère. Nous sommes face à face, et le repas est terminé. Elle boit son café. Derrière elle, au niveau du tapis roulant où nous devons déposer nos plateaux vides, un homme d'une quarantaine d'années est planté, il me regarde et ne bouge pas. Instantanément, je suis mal à l'aise, mais je suppose qu'il va s'en aller. Il reste, cependant, et me regarde avec insistance. Il m'envoie un baiser puis se lèche les lèvres. Mon sang se glace. Je n'entends plus ce que me dit ma mère. Je ne parle plus du tout, et je dois faire semblant de suivre ce qu'elle me dit car je dois cacher mon trouble. Je voudrais parler, mais comment dire ? Il m'est impossible de verbaliser ce qu'il vient de se passer. J'ai peur. J'ai honte de devoir mettre des mots sur cette scène. Le simple fait de les prononcer me terrifie.

Je balbutie des monosyllabes entre deux
montées de sueurs froides, pour
acquiescer, sans écouter ce que me dit ma
mère.

Il part. Ma terreur, elle, reste. Et elle est restée quand nous sommes rentrées à la maison. Elle est restée quand je suis allée me coucher. Pendant plusieurs mois, elle est restée, quand je regardais par la fenêtre de ma chambre pour voir si je ne l'apercevais pas sur le trottoir. Je vérifiais sous mon lit et derrière mes rideaux, avant d'aller me coucher. L'émotion vive que j'ai ressentie s'est atténuée avec les années, mais elle n'a jamais vraiment disparu. Avant cet épisode, je n'avais jamais envisagé la possible sexualisation de mon corps d'enfant. Tout cela m'était totalement étranger. À ce moment-là, alors même que le sexe était un sujet tabou à la maison, j'ai compris que son geste avait quelque chose à voir avec ça. J'ai compris qu'il me voyait comme une possible proie. Et c'était inimaginable pour moi. Et à cet âge-là, les mots m'ont manqué. Je n'ai même pas pu envisager de faire le récit de cette scène glaçante. Ces mots-là ne devaient pas sortir de la bouche d'une enfant. J'étais trop jeune pour les prononcer, trop jeune pour asseoir cette sexualisation et la fixer dans le réel avec des mots. Car c'est bien ce que font les mots, fixer les choses dans le réel, en les rendant publiques. Alors, j'ai laissé les mots m'échapper, pour ne rien fixer, pour laisser cette scène s'envoler. J'ai réussi à raconter cette histoire à ma mère il y a deux ans seulement, à vingt-sept ans.



« Si ton exposé est aussi
jouissif que toi, j'aimerais
bien rentrer dans
le vif du sujet. »

(prof, élève de 12 ans)

→ Si ton exposé est aussi jouissif
que toi,

Le vers s'ouvre sur une **proposition subordonnée de condition**. Le poète-enseignant propose ici de confronter la qualité de l'exposé au potentiel sexuel de sa jeune élève. L'adjectif qualificatif est ici **attribut du sujet** : « jouissif » qualifie aussi bien l'exposé que l'enfant. La comparaison introduite par « aussi... que... » insinue une égalité totale entre l'exposé et la collégienne.

→ j'aimerais bien rentrer dans
le vif du sujet.

La **proposition principale** vient exprimer les sentiments du poète. Le verbe au conditionnel présent « j'aimerais » marque son souhait, qu'il s'apprête à développer. Le verbe à l'infinitif « rentrer » permet d'instaurer un double sens. Dans un jeu subtil d'**éloquence**, il donne à l'expression « rentrer dans le vif du sujet » une signification tout autre. Le sujet, c'est alors la jeune adolescente elle-même.

Pistes d'interprétation

Ici, notre poète fait la démonstration de sa maîtrise de l'art oratoire et de sa capacité à jouer avec les mots. Avant d'entendre la collégienne, qui s'apprête à présenter son exposé, il lui exprime son empressement dans un habile jeu langagier. La jeune élève, déjà sûrement angoissée à l'idée de passer à l'oral et impressionnée par le rapport hiérarchique qui existe entre elle et son professeur, ne répondra rien. Mais elle se souviendra encore de cette phrase dix ans plus tard.

Jeune adulte, j'ai retrouvé un gros dossier avec mes vieux bulletins, et même des évaluations datant de l'école primaire. L'émotion fut immédiate lorsque j'aperçus ma petite écriture fébrile et grossière. C'était comme une rencontre avec mon moi enfant. « L'émotion » : je ne parle pas de quelque chose d'agréable. J'ai toujours détesté être émue d'ailleurs. Chez moi, ça s'accompagne presque toujours d'une lourde angoisse. Ici, c'était le cas. Me retrouver face à face avec ce document sur lequel j'avais écrit quinze ans plus tôt m'a fait prendre conscience brutalement du temps qui avait passé et qui ne reviendrait plus. J'avais été cette enfant aux lettres incertaines et je ne l'étais plus. Je ne le serai plus jamais. Qui peut supporter cette pensée sans avoir envie de pleurer ? En écrivant cet épisode, je sens d'ailleurs un picotement sous mes paupières. Ce n'est pas agréable. Pourquoi les gens aiment-ils tant écouter des chansons qui les font pleurer ? Être émue ne m'a jamais été agréable. Le gâteau d'anniversaire et les gens que nous aimons qui chantent. C'est un supplice. Les petits mots qui nous sont adressés personnellement sur les cartes. C'est un supplice. L'amour de notre famille même. J'y pense et c'est un supplice. Parce que le temps passe et qu'un jour tout cela ne sera plus.

Dans ce monticule d'années passées, j'ai retrouvé une évaluation avec un exercice qui demandait : « Écrivez en lettres les nombres suivants : 12-23-58 ». J'avais répondu : « treize, vingt-quatre, cinquante-neuf ». J'ai souri en lisant ça et j'ai instantanément compris le décalage entre ce que la consigne exigeait et ce que j'en avais compris. Je suppose qu'aujourd'hui, après vingt-cinq années passées dans le système scolaire, je suis formatée à ces exercices, dont les consignes semblent d'ailleurs n'avoir jamais changé

en vingt-cinq ans. Mais mon moi enfant l'avait compris de cette manière et le 0 dans la marge pour cet exercice m'a toujours paru quelque peu sévère.

En CM1 ou CM2, alors que nous sommes au stade, après le déjeuner à la cantine, une camarade s'amuse à raconter que je suis amoureuse d'un garçon de l'école. Grossière erreur, car chez moi, ces amourettes n'existent pas. Je suis profondément heurtée, et j'ai déjà l'impression d'avoir fait une bêtise. Je la vois insister et agripper une autre camarade par le bras, pour lui chuchoter l'information à l'oreille. Je sens une vague monter en moi. Ici, les mots m'ont encore manqué. Le gouffre entre mon éducation puritaine et l'aisance des enfants à parler de ces sujets-là se nomme chez moi « colère ».

Je me rue sur ma camarade, lui attrape la main, et la mords violemment au niveau de la chair tendre entre le pouce et l'index. Je serre de plus en plus. Elle me regarde dans les yeux, et pas un cri, pas une larme. Je sens mes dents transpercer la peau et se toucher désormais. La sensation de mordre de la peau humaine sans aucune limite est très satisfaisante. Je finis par lâcher le morceau de chair devenu informe, quelque peu déçue de sa fierté et de son absence totale de réaction.

J'adorais les chansons en anglais, mais j'étais aussi consciente que je ne connaissais pas cette langue. Il m'était indispensable de réussir à les chanter sans passer pour une ignorante, non pas aux yeux des autres, mais juste pour moi-même. Alors, je prenais une feuille et un crayon, j'allais m'asseoir par terre, à côté de mon poste radiocassette, et je lançais la chanson que j'avais enregistrée en appuyant fermement sur le gros bouton « Play » en forme de triangle. J'écoutais un morceau de phrase, puis j'appuyais sur pause. Parfois, je devais rembobiner pour réécouter. Sur ma

feuille, j'écrivais ce que j'entendais : un anglais écrit phonétiquement, certes, mais qui était incroyablement précis et qui me permettrait ensuite de faire véritablement illusion, sans aucun doute.

Je me souviens de l'avoir fait pour *I'm outta love* d'Anastacia, et ça donnait quelque chose du style : « Am aoute lov, sette mi fri, end let mi aoute diss mizeuri ». Ça me prenait un temps considérable, mais il fallait bien ça pour chanter déceamment.

Les gros mots étaient interdits, alors je n'en disais jamais, même quand mes parents n'étaient pas là. Je crois qu'enfant, j'ai vécu avec la sensation de l'ubiquité de ma mère. Il me semblait qu'elle était partout, et qu'elle entendait tout. Et puis, de toute façon, puisqu'elle m'avait dit de ne pas en dire, il me semblait que c'était mal de le faire, alors je ne le faisais pas, tout simplement.

Mon bourreau de l'école n'avait plus réitéré depuis l'épisode des griffures. À l'époque, je n'avais évidemment pas identifié ce comportement comme du harcèlement, et comme un phénomène de plus large envergure, mais simplement comme une mésentente ponctuelle entre deux êtres humains (aujourd'hui, cependant, je m'étonne de voir que de nombreux

adultes continuent d'interpréter le harcèlement de cette façon). Ma petite vie se poursuivait tranquillement, j'avais quelques copains et copines, j'étais d'ailleurs la meneuse du groupe, parce que j'avais toujours beaucoup d'imagination pour inventer des jeux ou des intrigues. De toute façon, quand les autres s'en occupaient, il y avait fatalement des ratés, alors je préférais m'en charger. Bavarde, enthousiaste, dynamique, c'était moi, jusqu'à la fin de l'école primaire. Dans mon bulletin, un « bavardages incessants » avait provoqué la colère de mon père, malgré les 18 et les 19 qui ornaient la colonne précédente.

Je repensais souvent à l'homme de la cafétéria. Dans ma tête, mille questions se bousculaient sans que jamais je ne puisse les verbaliser à qui que ce soit. Toute mon enfance, pourtant, j'avais été préparée à ce « vilain monsieur », je savais qu'il existait, je savais que des adultes voulaient faire du mal aux enfants. Est-ce que j'avais perçu l'aspect sexuel dans les avertissements de ma mère ? Je ne sais plus. Je ne sais plus si elle m'en avait parlé clairement. Je l'avais rencontré et je ne comprenais pas bien. Dans ma tête d'enfant, tout cela m'avait semblé irréel. Cet homme en était-il un, ou était-il une créature, un monstre ? Le pédocriminel devenait pour moi l'archétype du méchant dans les films. Il était le grand méchant, il ne pouvait pas y avoir plus grand méchant que lui, il n'y avait pas plus terrifiant que lui. Après cela, la peur de me faire enlever était omniprésente. Lorsque nous sortions, je restais collée à ma mère, tant j'avais peur de le recroiser, lui ou un autre, car j'avais bien compris que le « vilain monsieur » désignait en réalité une multitude d'hommes et même de femmes.

**Aujourd'hui, je sais qu'au moins un
enfant sur cinq est victime de violences**

sexuelles en France. La plupart du temps,
ces violences sont perpétrées par un
membre de la famille.

Je fais partie des quatre enfants qui ont eu de la chance. La balle était dans la cinquième chambre du barillet et elle a dû frapper ma voisine sans doute, ou peut-être mon cousin.

DES CHAROS & DES LETTRES

« *sifflement* Pololooo,
comment t'es bonne ! »

(à une élève de 6^e)

→ *sifflement*

Ici, la *captatio benevolentiae*¹ est non verbale : il s'agit d'un bruit, généralement utilisé pour interpeler des animaux. Mais les femmes ne sont-elles pas, après tout, des animaux comme les autres ? Le sifflement peut également être une douce mélodie, ce qui nous plonge d'emblée dans le registre lyrique du poème qui va suivre.

→ Pololooo,

Cette **interjection** permet d'exprimer une grande surprise mêlée à une certaine forme d'admiration. Le poète semble ici désorienté face à une telle beauté. L'**assonance**² en [o] laisse entrevoir le visage ébahi du poète, qui explicite ensuite le propos :

→ comment t'es bonne !

La phrase **exclamative** accentue la stupéfaction du **locuteur**. Le tutoiement permet de créer un lien de connivence entre lui et la jeune femme interpellée, comme s'ils étaient bons amis. L'**adjectif** « bonne », ici **attribut du sujet** « tu » (sous sa forme élidée *t'*), qualifie la jeune femme, ou plutôt son corps, dont les proportions plaisent vraisemblablement beaucoup au poète.

Pistes d'interprétation

Cet extrait est assez édifiant, en ce qu'il nous apprend qu'il est permis de siffler pour interpeler une personne dans la rue. Il nous apprend également que l'utilisation de **néologismes** (ici, « pololooo ») peut être une façon courtoise de manifester son enthousiasme, son admiration, voire son désir. Le poète-roi s'autorise ici toutes les **fantaisies langagières**, jusqu'à l'**explicite** le plus inattendu.

Ce poème nous amène à réfléchir sur la **place** qu'occupent ces poètes dans l'espace public. Rois du bitume, rien ne les arrête. Plusieurs études sur la place des hommes et des femmes dans l'**espace urbain** l'ont d'ailleurs démontré. Ils n'hésitent pas une seconde à parler fort, très fort, à s'adresser à des inconnues, à rire à gorge déployée avec leurs camarades poètes, ou encore à prendre toute la place, au sens propre, sur les trottoirs, dans les rues piétonnes ou dans les transports. C'est sans nul doute la pleine conscience de leur talent artistique, de leur subtilité, de leur élégance et de leur savoir-vivre qui leur donne autant d'assurance.

Se faire siffler dans la rue

La passante est ici considérée comme étant à la disposition du poète, comme l'indique la valeur d'apostrophe du sifflement. De nombreux poètes utilisent cela pour se faire entendre et introduire leur discours. Siffler, c'est surprendre, c'est faire peur aussi, souvent. D'un point de vue totalement mécanique, une personne qui entend un sifflement va se retourner, c'est une réaction directe et automatique à un stimulus : le premier contact est ainsi établi, non par consentement mutuel, mais par surprise.

Siffler une femme (ou une personne perçue comme telle) dans l'espace public, c'est un « outrage sexiste » qui peut être puni d'une amende de 750 € (et jusqu'à 1 500 € dans certains cas).

« T'es bonne », au masculin, ça donne quoi ?

L'adjectif bon/bonne permet à l'origine de qualifier une personne morale, intègre, généreuse : un homme bon, une femme bonne. Au XIX^e siècle, on pouvait d'ailleurs entendre les hommes surnommer leur épouse « ma bonne ». Rien à voir avec le personnel de maison et l'exécution des tâches ménagères. Ici, c'était une façon de complimenter la bonté, la moralité de l'épouse en question.

Pourtant, aujourd'hui, ce mot sonne très différemment. Il permet de qualifier les femmes, ou plutôt leur corps, leurs formes. Une femme bonne n'est pas une belle femme. L'adjectif

« bonne » semble exclure l'appréciation du visage, pour ne se concentrer que sur les proportions. L'adjectif serait même une forme abrégée de « bonne à baiser », autrement dit un synonyme d'« excitante ». Avec ce mot, les hommes peuvent verbaliser leur désir sexuel, sans ambages. Mais cette expression ne connaît aucun équivalent masculin. « T'es bon », ça n'existe tout simplement pas.

Aujourd'hui, de nombreuses femmes se sont réapproprié ce terme (ainsi que beaucoup d'autres : salope, chaudasse, pute...) afin d'en tirer une force. « Je suis bonne aujourd'hui, t'as vu ? » ou encore « Ouaaaah, comment t'es trop bonne dans cette robe ! » sont des phrases que l'on peut entendre entre amies. Le message de ces femmes est clair : puisque les hommes nous sexualisent quoi que l'on fasse, autant le faire nous-mêmes et leur couper l'herbe sous le pied en effaçant le caractère injurieux de ces expressions, pour en faire des slogans d'*empowerment*.

Les angoisses nocturnes ont continué. J'étais habitée jour et nuit par la peur de mourir et, de fait, une extrême prudence accompagnait toutes mes actions. L'hypocondrie, cependant, a fini par s'estomper et disparaître totalement. J'étais en bonne santé, comme tout le monde autour de moi ; j'avais fini par le comprendre et en être assurée.

1. Technique oratoire qui permet de demander l'attention et la bienveillance de son auditoire.
2. Répétition d'un même son vocalique.

Chapitre 2

Ce langage adolescent, je pense
que je le chérirai toute ma vie

La Grande Méchante Anxiété

Je suis arrivée au collège à neuf ans, en continuant sur ma lancée, sans savoir que mes très bons résultats et mon enthousiasme en classe poseraient un problème, ajouté à l'écart d'âge qui me séparait de mes camarades de classe – j'avais donc presque deux ans de moins, et là, ça commençait à se voir. J'étais volontaire en classe, ma parole était libre et spontanée, je ne voyais pas pourquoi il y aurait une quelconque différence avec les années précédentes. Mais les collégien·nes étaient cruel·les : je participais trop, mes notes étaient trop bonnes, je parlais trop bien et j'étais décidément beaucoup trop petite. Face au harcèlement que j'ai subi à cette époque-là, je me rends compte que les mots ne m'ont pas sauvée. Ces mots que j'avais chéris si longtemps, eux qui s'étaient montrés si débonnaires, qui avaient accepté avec tant de complaisance que je me les approprie, sans me poser aucune embûche, semblaient ici se dérober et me faire payer cette familiarité que j'avais eue, cette audace de penser qu'ils seraient si faciles à conquérir. Je me taisais. Souvent, quand l'enseignant·e cherchait à nous faire trouver une réponse difficile, un mot un peu trop soutenu, je me taisais. Ma main se levait de moins en moins, et bon sang, c'était quoi, cette boule dans ma poitrine au moment de passer à l'oral ? Elle faisait sa grande entrée : l'anxiété. La première fois que ma voix a tremblé à l'oral, j'ai ressenti une honte immense. Malgré tous mes efforts pour la remettre sur les rails, elle continuait à faire fausse route. Ma parole grésillait. Elle aussi, elle commençait à me lâcher. À la maison, l'impulsion de lecture m'avait peu à peu quittée, et ma mère m'encourageait alors à lire, mais les trois parpaings des *Misérables* ont provoqué en moi un traumatisme encore brûlant, du moins les deux premiers tiers du premier tome, car je n'ai pas pu

aller plus loin. C'était une énième trahison, et je crois que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à me détacher des livres, à l'exception des *Harry Potter*, qui ont accompagné mon adolescence tout entière. Mais c'est à peu près tout.



Je n'avais plus envie de découvrir les mots, de les caresser sur les pages, de me les répéter, de me les approprier. À quoi bon, puisqu'ils ne m'étaient plus d'aucune utilité ?

D'ailleurs, les cours de français ne m'intéressaient pas, je me réfugiais dans les maths. Ça, c'était utile.

Pour Noël, je demandais des tableaux blancs, sur lesquels on pouvait écrire au feutre effaçable, comme à l'école. Grâce à lui, je pouvais faire des calculs pendant mon temps libre. Je n'enviais nullement les Clémence et les Mathilde qui faisaient de l'équitation. Je voulais calculer. Un jour, alors que ma sœur, de dix ans mon aînée, était avec moi dans ma chambre, je m'étais mise à lui montrer une « technique » que j'avais trouvée et qui permettait de calculer plus rapidement et de résoudre un certain nombre de problèmes. Elle avait appelé ma mère, frappée de panique, en lui expliquant que je venais de découvrir le produit en croix. Je m'amusais aussi à récupérer des matériaux, du carton, de la ficelle, de la mousse, et je fabriquais des objets que j'appelais « mes inventions ». Le tableau blanc m'était d'une grande aide, il me permettait de les dessiner en 3D en amont et de mettre au point les mesures des prototypes. J'avais aussi un microscope, un livre d'astronomie et une maquette du corps humain avec les organes à assembler à l'intérieur. C'est ce qu'on appelle faire volte-face.

Si le goût de la lecture m'avait quittée, celui de l'écriture est toujours resté très présent. En parallèle de mes activités « techniques et scientifiques », j'écrivais beaucoup. Je me souviens d'un roman que j'avais intitulé *Au Nom d'Anna*. C'était un récit à narration multiple : chaque chapitre était narré par un personnage différent, ce qui permettait d'avoir différents points de vue et de brouiller les pistes de l'enquête, car le « grand méchant » était en fait l'un·e des narrateur·ices. Dans l'incipit, lors d'une cueillette de champignons en forêt avec ses parents, une adolescente poignardait son père en plein cœur, et se réfugiait dans une mystérieuse voiture qui l'attendait à l'orée du bois. Dès le chapitre deux, elle était en prison. La narration alternait entre elle, sa mère et son petit ami. On aurait fini par comprendre, si le roman avait été achevé, qu'elle avait été embrigadée dans une secte, sous l'emprise de son petit ami, qui était en

réalité toxique et manipulateur, et que le rite initiatique pour y être acceptée était le meurtre d'un proche, comme preuve de totale dévotion à la communauté. J'avais douze ans.

— Oh la naine !

— Hahaha les minimoys !

— Regarde-la avec son gros sac de merde, là !

Ça, c'était ce que j'entendais tous les jours, mais c'était la version édulcorée des surnoms désobligeants qu'on me donnait. Je me souviens d'avoir été particulièrement blessée (et honteuse) quand iels ont commencé à m'appeler « le Yéti » parce que j'avais de très longs cheveux, qui m'arrivaient jusqu'en bas des fesses, et que cela leur semblait visiblement disproportionné en comparaison à ma taille. J'ai demandé à ma mère de me les couper, sans jamais oser lui dire pourquoi c'était si important pour moi, parce que la honte, toujours la honte... Elle a toujours refusé. Dans sa culture, les filles ont les cheveux longs, et je suppose que les deux années passées à Tahiti l'avaient confortée dans cette idée. Elle ne savait pas pour le harcèlement. Nous n'avions d'ailleurs jamais su pour celui qu'avait subi ma grande sœur des années plus tôt au collège, harcèlement qui avait franchi un niveau supérieur, puisqu'elle avait été régulièrement rouée de coups par ses camarades d'école, parce qu'elle avait un appareil dentaire et des vêtements bon marché. Elle nous en a parlé une fois adulte seulement.

Il importe de voir à quel point les adolescent·es, aussi extraverti·es et éloquent·es soient-iels, se retrouvent incapables de dire, dans les instants même où leur parole pourrait s'avérer la plus utile, la plus salvatrice. Mais

ma sœur était menacée. Ses bourreaux lui disaient que si elle en parlait, ce serait encore pire pour elle. En ce qui me concerne, j'avais juste trop honte, et les mots me manquaient. Je savais que ma mère interviendrait et qu'alors je serais encore davantage perçue comme le « bébé » du collège, qui rapporte à sa maman et qui est incapable de se défendre tout seul.

Et puis, comment dire ? Souvent, les mots, parce qu'ils retranscrivent un réel dégoûtant, deviennent aussi dégoûtants que ce réel, et ce goût amer nous vient en bouche, et alors on se tait, et on se terre. Parce que dire, c'est revivre, oui, mais c'est aussi admettre que c'est arrivé. Pour moi, à ce moment-là, c'était admettre que j'étais faible parce que les autres s'en prenaient à moi sans que je ne puisse rien y faire. C'était aussi faire du mal à ma mère, voir la colère dans ses yeux, la révolte et la volonté d'en découdre, quand je ne m'en sentais pas la force. Je ne voulais pas en faire une affaire d'État, je ne voulais pas qu'on sache que je m'étais plainte, car se plaindre, c'est déjà avouer qu'on souffre, et je préférais faire comme si tout cela ne m'affectait pas.

À cet âge-là, d'ailleurs, je ne crois pas m'être jamais interrogée sur les fonctions du langage. J'avais conscience de sa fonction utilitaire de base : quand je demande, je reçois généralement une réponse, je peux exprimer mes désirs, je peux réclamer et éventuellement obtenir. Mais rien de plus.

Les mots de la maison sont sacrés

À la maison, en revanche, je parlais, et beaucoup. Je me souviens de cette époque comme celle durant laquelle mes grandes sœurs et moi avons beaucoup ri, celle durant laquelle nous avons de violents et irrépessibles fous rires, durant laquelle nos parents peinaient à s'entendre et à poursuivre leurs conversations.

**Je nous revois pliées de rire à table, à en
tomber du tabouret.**

**Souvent, à ce moment-là, ma mère
s'écriait : « Ça y est, elles ont la
rigolère ! C'est foutu ! »**

À cette époque-là, mon expérience des mots s'exerçait aussi par le biais de la chanson. J'inventais des chansons, dans l'unique but de faire rire mes sœurs. Je travaillais le rythme et les rimes, et couchais tout cela sur papier. Ça pouvait me prendre de façon subite. Je me souviens avoir retrouvé des paroles de chanson sur une nappe en papier ; on les avait griffonnées au restaurant. Les thématiques étaient variées, de Rupert Grint à la grippe porcine. J'en étais l'interprète principale, et mes deux grandes sœurs se prêtaient volontiers au jeu pour faire les chœurs. J'associais des gestes ou pas de danses à certaines phrases, et elles s'exécutaient. On appelait ma mère et on lui faisait notre spectacle. On riait beaucoup. Ça nous faisait quelques semaines, et puis on passait à une autre chanson.

L'astronomie, ça me transperçait totalement et viscéralement. Je plongeais mes grands yeux curieux dans les pages de mon livre qui proposaient de nombreuses représentations de notre galaxie. Une double page me plaisait particulièrement, c'était celle sur les nébuleuses : l'image était superbe, et le dégradé de couleur me procurait une sensation de réelle satisfaction, que je retrouverai par la suite, devant des images d'aurores boréales. J'étais fascinée. Ce n'est que bien des années plus tard que je lirai Pascal et que je découvrirai le fameux aphorisme : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Car tout y est. C'était comme si mon angoisse de la mort se condensait dans cette image, ou plutôt dans cette absence d'image. Je me souviens de moi, m'efforçant pendant de longues minutes à me figurer le vide. À quoi ça peut bien ressembler, le vide ? Je m'évertuais à imaginer du noir, rien que du noir. C'était déjà difficile de ne voir que cela. Et une fois que j'y parvenais, je renonçais, désespérée, en me disant que le noir, c'était déjà quelque chose. Et comment était-ce possible qu'il y ait du rien ? Je tournais le problème dans tous les sens, sans jamais pouvoir l'appriivoiser. Ça m'a occupée pendant de nombreuses années.

La maison et ma famille, c'était mon havre de paix. Je ne me sentais nulle part ailleurs mieux qu'ici, avec elles et lui. Nous avions nos mots, nos façons de dire, et notre humour qui découlait naturellement de toute cette culture commune. Au collège, les gens ne riaient pas des mêmes choses, le langage n'avait pas les mêmes codes. Je m'étais adaptée, et je singeais ces codes, rapidement. Mais cela ne me plaisait pas beaucoup. Je sentais bien que je jouais un jeu : celui de l'adolescente type, et je le jouais mal car j'y mettais peu d'entrain. En réalité, je ne tenais pas tant que ça à me fondre dans la masse, mais je souhaitais être un peu tranquille, alors je faisais le

minimum. Une fois chez moi, je pouvais redevenir moi-même, et cette sensation d'être pleinement soi, elle passe intégralement par le langage. Être au collège, pour moi et pour les autres aussi, sans doute, c'était de la performance, de la pure performance. Une performance de cinq jours par semaine, huit heures par jour pendant quatre ans, ce qui fait qu'au bout d'un moment, l'entraînement intensif finit par s'inscrire en nous, jusqu'à ce que le jeu devienne si naturel qu'il semble presque inné à l'œil inaverti.

Au collège, je riais avec mes rares copains et copines, bien sûr, mais c'était un humour différent, c'étaient des mots différents. La différence majeure entre moi et elles et eux, c'étaient nos éducations. Je me disais qu'iels avaient beaucoup de libertés... iels pouvaient sortir après les cours, faire leurs devoirs au dernier moment, avoir des notes en dessous de 15. Je ne comprenais pas bien cette vie qu'iels menaient. J'avais deux amies, des sœurs jumelles, et j'allais dormir chez elles de temps en temps. Quand j'y allais, j'étais toujours frappée de voir qu'elles parlaient à peine à leur mère. Un des seuls moments passés avec elle, c'était le moment du repas, en fait. Chez nous, tout le monde était toujours avec tout le monde, et ça parlait fort et tout le temps et en tous sens. Et ça me plaisait bien. Au moins, on avait l'impression de se connaître. Je ne sais pas si mes deux amies connaissaient vraiment leur mère, et réciproquement. Elles avaient le droit d'avoir des secrets, autrement dit, le droit de faire, et de se taire. Je trouvais ça décidément très étrange. Le droit au silence devait être un sacré privilège, le droit aux cachotteries, et donc aux bêtises me semblait tout simplement inenvisageable. Chez nous, c'était comme si la parole était toujours publique. Il fallait dire, il fallait tout dire. Ma mère craignait toujours que qui que ce soit nous fasse du mal, alors il fallait dire, et nous disions... à quelques rares exceptions près. Le harcèlement scolaire en était une. Ce fonctionnement était un excellent moyen de nous empêcher de faire des bêtises. Il était inscrit, tatoué en moi, qu'il fallait dire, alors je ne pouvais pas faire de bêtises, puisque je devrais nécessairement les avouer. C'est de

cette façon-là que j'envisageais la chose. Jamais l'option « je pourrai le faire et ne pas le dire » ne m'avait traversé l'esprit, tant la parole libérée et sans fard était quelque chose d'ancré et d'inaliénable. D'une certaine manière, j'étais sous la contrainte de la parole libérée. Mais c'était largement préférable au collègue et à la contrainte d'une parole codifiée.

Je devais avoir douze ans quand les garçons ont commencé à m'interpeler dans la rue. Avec le recul, je me rends compte qu'eux n'avaient pas douze ans, mais plutôt seize ou dix-sept. Je n'y voyais pas grand mal, je voyais ça comme des compliments, et je répondais souvent « merci » d'un air amusé.

Puis ce sont des hommes qui ont
commencé à me regarder avec insistance.

J'avais treize ou quatorze ans. Ça ne
m'amusait plus beaucoup. En réalité,
c'était un mélange de peur et de dégoût.

Et je ne disais rien.

DES CHAROS & DES LETTRES

« Elle est moche, mais elle
a un cul à levrette. »

(collégien à sa camarade de classe)

→ Elle est moche

Le poète, âgé de treize ans, choisit de lancer son vers de façon abrupte, sans fioritures. Il capte l'attention de son lecteur dès les trois premiers mots, avec une **proposition principale** qui a une structure très simple : sujet – verbe être – attribut du sujet. Il s'exprime sur le physique de son interlocutrice, qu'il trouve « moche ».

→ mais elle a un cul à levrette

Le deuxième vers consiste en une **proposition coordonnée**, introduite par « mais ». Il semblerait ici que la laideur de la collégienne puisse être contrebalancée par d'autres atouts, en l'occurrence, son cul. Le poète s'évade ici dans une rêverie, celle d'un rapport sexuel fantasmé. L'**allitération**¹ des consonnes liquides (« elle » et « levrette ») permet au lecteur d'entendre le désir sensuel du poète qui se délecte de cette vision.

Pistes d'interprétation

Ici, le poète émet un avis non sollicité sur le physique de sa camarade de classe. Le commentaire est fait en toute simplicité, comme s'il parlait d'un vêtement. Le deuxième vers s'empresse de racheter la lacune évoquée dans le premier. Il cherche à redorer le blason de sa camarade, en la sexualisant froidement, et ce faisant, en l'humiliant publiquement. Cette idée selon laquelle le corps des femmes est sujet à commentaires est

très répandue chez les poètes, qui n'hésitent pas à classer, noter, hiérarchiser les femmes, en les privant de leur visage et de leur identité, et en ne les voyant plus que comme des objets sexuels.

« Oh mais la laaatch », m'écriai-je...

... si bien qu'à la longue, mes copines avaient fini par utiliser cette expression plutôt qu'un banal « oh la hooonte ». Elles devaient croire que c'était une nouvelle expression à la mode, sans doute. Moi, je pensais juste que c'était une façon comme une autre de dire « la honte », car j'entendais ma mère dire ça, donc je le répétais tout naturellement.

Cinq ou six ans plus tard, nous étions allés rendre visite à ma famille manouche, dans un camp. La maison centrale du patriarche, et puis les caravanes autour, les femmes qui se lavaient les cheveux dans une bassine, les guitares, la danse. Et puis, bien sûr, cet accent et ce parler que je comprenais plutôt bien, mais pas totalement, et puis ce « la laaaaatch » lâché spontanément par l'une d'elles. Et moi, me rendant compte à ce moment précis que c'était un mot manouche, en réalité. J'ai ri fort en expliquant à mes parents en rentrant que j'utilisais cette expression à l'école, et surtout, que mes copines aussi l'utilisaient depuis un moment.

Mes résultats scolaires n'ont jamais cessé d'être excellents, et pourtant je détestais l'école. J'étais anxieuse. Il m'était difficile de m'adapter aux autres, de me sentir à l'aise en leur compagnie. C'étaient des efforts incessants, des stratégies particulières pour éviter les interactions sociales. J'adorais apprendre, mais devoir supporter la présence d'autres êtres humains m'était insoutenable.

Les gens de mon âge avaient des journaux intimes. D'ailleurs, ma grande sœur en tenait un aussi depuis des années ; il était verrouillé avec une clé, qu'elle prenait soin de cacher quelque part dans sa chambre. J'avais donc voulu m'y essayer. Problème : je n'avais pas de secret. Alors, je noircissais les pages de banalités. C'était si peu intéressant que j'avais fini par abandonner.

La parole aurait-elle pu empêcher le harcèlement ? Est-ce que, si j'avais eu l'assurance que j'ai aujourd'hui, j'aurais été épargnée ? Je ne sais pas. Au collège, ce qui comptait surtout, c'était notre apparence physique. Le fait d'être petite et pas très jolie en avait déjà décidé pour moi. C'était presque fatal, à vrai dire. Mon allure leur était insupportable. Et je devais payer pour ça.

Au collège, une prof nous faisait parfois faire des exercices de relaxation. Nous mettions nos têtes dans nos bras, sur nos tables, et nous suivions les instructions données par sa voix. Au début, c'était facile, elle nous disait ce à quoi il fallait penser : une plage, du sable chaud... Mais au bout d'un moment, la consigne devenait embarrassante. Il nous fallait « penser à rien », et j'avoue que j'étais bien fâchée d'être mise en échec, et bien contente que cet exercice ne puisse être vérifié ni noté. La consigne en elle-même faisait fuser en moi une multitude de questions. La solution la moins décevante que j'avais trouvée était de m'imaginer le mot « RIEN » en grosses lettres blanches, sur un fond noir. Ainsi, je pensais littéralement à « rien ». Je parvenais tant bien que mal à figer cette image et à ne laisser aucune autre pensée venir la parasiter, et c'était déjà beaucoup.

J'ai parfois tâché de me défendre face aux moqueries. J'ai souvent échoué et abandonné. J'ai parfois frappé aussi. Je me souviens de ce garçon qui, pendant plusieurs semaines, avait passé le plus clair de son temps à venir me piquer à la récréation. Il n'arrêtait jamais. C'était de la provocation gratuite et incessante, dont j'ai d'ailleurs oublié la teneur. Un jour, face à l'impuissance des mots, je lui ai dit que j'allais lui mettre une claque. Il a avancé sa joue, et m'a dit « vas-y ». Je l'ai giflé.

Il n'a plus jamais recommencé.



Je suis moi-même devenue bourreau. C'était ma seule façon de me sentir appartenir à un groupe, de rejoindre la majorité. Vers la fin du collège, lorsque les bourreaux m'épargnaient pour s'acharner quelques minutes sur une nouvelle proie, il m'arrivait de me joindre à eux. Pendant quelques minutes, ça a pu me donner l'impression que je n'étais plus du côté de l'opprimé, mais du côté de l'opresseur. Ça permettait aussi de se défouler, sur d'autres personnes qui, comme moi, étaient victimes. Parce

que s'en prendre au bourreau est trop difficile. Alors, on essaie de se mettre de son côté, pour être tranquille. C'est celle-là, la seule issue qu'on entrevoit.



1. Répétition d'un même son consonantique.

J'aurais voulu ne jamais cesser de lire

Malgré cette faillite de la parole durant mes années au collège, j'ai pourtant choisi une filière littéraire au lycée parce que les langues vivantes me plaisaient particulièrement, et que j'envisageais une carrière dans la traduction – l'interprétariat était inenvisageable tant l'idée seule de l'oral me provoquait des sueurs froides. J'ai donc dû accepter à contrecœur les nombreuses heures de français et le gros coefficient qui m'attendait pour le bac. Je me souviens de ma haine profonde du français en classe de seconde, et de mon amour pour les maths et la physique. Je n'oublierai jamais cette enseignante de physique-chimie, que j'admirais profondément et que j'ai eu véritablement l'impression de trahir à l'époque, quand j'ai choisi une filière littéraire. Nous prenons vraiment les choses à cœur à cet âge-là... Je subissais donc les cours de français, tout en vouant une réelle passion aux langues vivantes.

Mais en classe de première, il est arrivé. Un monsieur avec une grosse moustache grise, qui me faisait penser à Georges Brassens, l'œil toujours vif et rieur, la voix chantonnante, comme si sa parole était sans cesse accompagnée d'une guitare sautillante. Cette année-là, on a étudié de nombreux textes, et ce n'était plus la grammaire qui nous intéressait, mais bien les mots eux-mêmes, les effets qu'ils produisent quand ils sont placés de telle manière, quand ils sont à côté de tel autre mot.

**Et là, ce fut le déclic. Je me délestais
totalement de la fonction utilitaire**

du langage : j'en découvrais la beauté.

Au lycée, je trouvais souvent les garçons très beaux. J'aimais bien leurs joues imberbes, leurs boucles, leurs grands corps frêles et leurs cheveux blonds.

Souvent, ma mère s'étonnait :
« Tu aimes que les garçons pas du tout
virils. »
Je ne comprenais pas bien comment
il pouvait en être autrement.

Après un énième déménagement, j'entre en classe de première. C'était un nouveau lycée. L'appréhension était donc décuplée. J'espérais surtout que le harcèlement s'arrêterait. Lors du tout premier cours, je me souviens de cet élève qui était arrivé avec quinze minutes de retard. « Aaaaah Pierre-Loti, en retard le jour de la rentrée », s'était exclamée la prof. J'aurais tout donné pour ne pas être à sa place. Lui avait l'air très détendu, mais il avait joint ses mains en guise d'excuses en formulant sans bégayer : « Je vous prie de bien vouloir m'excuser pour mon retard », sans aucune ironie, avec son hameçon en guise de boucle d'oreille. La formule était grandiloquente pour un garçon de 15 ans. Il y avait quelque chose d'amusant dans sa façon d'être. Il semblait très mature, respectueux, avec un style vestimentaire assez décalé. La prof présente les objectifs de l'année. Ça sonne. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire pendant la récréation ? M'enfermer aux

toilettes est une option, mais comme le lycée est beau et spacieux, je décide de m'asseoir sur un banc, dans le grand hall d'entrée, et de faire semblant de feuilleter mon agenda, pour m'occuper les mains et les yeux. Le jeune retardataire au hameçon me rejoint sur ce banc et commence à discuter avec moi. Je ne comprends pas tellement pourquoi un élève qui semble populaire vient vers moi, d'autant qu'il a l'air de connaître beaucoup de monde. Plus tard, je comprendrai qu'il connaissait tout le monde et personne à la fois. Il parlait facilement, mais il n'appartenait à aucun groupe.

La première journée de cours s'achève. Je sors du lycée pour aller jusqu'au tram à pied, et j'entends derrière moi les pas de quelqu'un qui court pour me rejoindre : « Hey ! » C'est Pierre-Loti. Il me raccompagne jusqu'à l'arrêt de tram. On parle.

En fait, à partir de ce jour-là, il m'a raccompagnée jusqu'au tram tous les jours. Et on a parlé. Beaucoup.



DES CHAROS & DES LETTRES

« Pssst, rentre chez
toi, cocotte ! T'es trop jeune
pour faire la pute ! »

→ Pssst !

C'est ici une **onomatopée** qui fait office de *captatio benevolentiae*. Le poète attire l'attention de la dame en s'adressant à elle comme s'il voulait chasser un chat de ses plants de tomates. D'emblée, il se présente donc comme un homme **en verve**, prêt à toutes les prouesses **rhétoriques** pour éblouir la passante.

→ Rentre chez toi cocotte,

L'**hexasyllabe**¹ qui suit commence par l'utilisation de l'**impératif**, marquant une fois de plus la toute-puissance du poète, tout à fait légitime à ordonner, même lorsqu'il s'agit d'une parfaite inconnue. Le surnom animalisant « cocotte » instaure une certaine **connivence** entre lui et la jeune femme, ou plutôt une certaine volonté de l'humilier : rappelons qu'une « cocotte » désigne aussi bien une poule (ici esquissée par les **allitérations** en [k] et [t]) qu'une femme aux mœurs légères. Ce deuxième sens semble aller de pair avec le vers suivant.

→ t'es trop jeune pour faire la pute

Alors que la jeune femme ne faisait qu'attendre son amie sur le trottoir, le poète, qui sait « voir dans les choses plus que des choses » (Victor Hugo), préfère laisser vagabonder son

imagination, et la voir comme une fille de joie, s'adonnant aux délices charnels pour satisfaire les appétits des hommes rôdant la nuit, dans les ruelles sombres. Il la juge trop jeune pour une telle activité, et les **allitérations** en [t] et [p] laissent transparaître son dédain.

Pistes d'interprétation

Ici, le poète ne cherche pas à séduire, mais à humilier. Il interpelle la jeune femme uniquement pour l'intimider. Il la réprimande et feint de la confondre avec une travailleuse du sexe. Ce n'est évidemment pas le cas, mais comme de nombreux autres poètes, il considère ce métier comme honteux et en fait une insulte. Le poète-roi, comme vu précédemment, n'éprouve aucune difficulté à s'adresser à des inconnues. Il ose tout, et rien ne le retient.

La putain, rapide histoire d'un métier devenu insulte

Le travail du sexe a la réputation d'être le « plus vieux métier du monde », selon la formule de Rudyard Kipling devenue célèbre (1888). Le mot « putain » vient du latin *puta*, qui signifie « jeune fille ». Historiquement, le mot n'est donc pas péjoratif, mais insiste sur l'idée de jeunesse. Le mot existe d'ailleurs au masculin, *putus*, et signifie « jeune garçon ». Il est amusant de voir que l'adjectif *putus* signifie « propre », « pur ». Mais dans l'Antiquité, ce mot n'a rien à voir avec les prostituées ; les mots utilisés pour les désigner sont nombreux : *meretrix*, *lupa* (qui a donné « lupanar »²), *scortum*, *prostibula*, *prostituta*... Le verbe *prostituo* signifie d'abord le fait d'exposer quelque chose, et de le mettre en vente, avant de signifier « prostituer » et, au sens figuré, « déshonorer », « salir ». Pourtant, aujourd'hui, le mot « pute » est bien plus péjoratif que le mot « prostituée », qui est beaucoup plus neutre.

Et chez les « vrais » poètes ?

Le travail du sexe a fasciné de nombreux poètes. Baudelaire est connu pour avoir fréquenté des prostituées, notamment « Sarah la louchette », à laquelle il a dédié plusieurs poèmes. Alors que dans le poème éponyme³, il interdira à quiconque de la mépriser, il s'en charge ici lui-même :

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,

*Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle.
[...]
Machine aveugle et sourde en cruautés féconde !
Salutaire instrument buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte, et comment n'as-tu pas
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?*

*La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
– De toi, vil animal, – pour pétrir un génie ?*

Ô fangeuse grandeur, sublime ignominie !

La prostituée a un pouvoir d'attraction indéniable. Pourtant, dès le vers 2, elle est qualifiée d'« impure » et de « cruelle », avant de devenir un vampire dans la strophe suivante. Les allitérations en [p] et [t] dans les vers 5 et 6 marquent le mépris du poète, tout en évoquant les sonorités du mot « putain ». La « reine des péchés » est même ensuite animalisée. Enfin, le poème s'achève sur des oxymores⁴, figure de style chérie par Baudelaire, peut-être la plus à même de représenter la complexité de son esprit contradictoire. La travailleuse du sexe est vile mais sublime.

POINTS CHARO
15/20

Cette année-là, j'ai lu une trentaine de livres. Je lisais tous les ouvrages que le prof nous suggérait pour aller plus loin. Pour chaque séquence, il faisait des listes avec des suggestions de lectures complémentaires, et nous conseillait d'en lire un ou deux. Je les lisais absolument tous. J'aurais voulu ne jamais cesser de lire. À l'exception des œuvres engagées, qui ne m'intéressaient pas. Sans me rendre compte du culot effronté de mes affirmations, je trouvais même que c'était vil d'user le langage à des fins utilitaires, moi qui avais passé toute mon enfance à l'instrumentaliser, et je me lançais dans des tirades pour défendre le principe de l'art pour l'art, de la beauté et de l'artifice comme unique raison de manier les mots et d'occuper le monde. Je n'étais pas une ado très mesurée. Avoir des certitudes était rassurant, et ça permettait de se donner l'illusion d'avoir une personnalité, alors j'affirmais, non sans une certaine théâtralité, que puisque rien n'avait de sens (je venais de découvrir Ionesco et Beckett), nous étions condamnés à nous tourner vers le Beau. Cette pensée m'a accompagnée pendant de nombreuses années, jusqu'à la fin de mon master. Ce fut, dans ma vie, l'âge d'or de la poésie.

Ma vie sociale a commencé à avoir une existence effective à partir de la classe de première. Assez rapidement, un groupe de camarades est venu vers moi. C'étaient des jeunes plutôt en marge, des intellos absolument pas populaires, et qui avaient été harcelés et bizutés durant leurs années collège. Le langage, ils en avaient fait une force, en se choisissant un nom de groupe : « les bizus ». En s'appropriant ce terme, en le choisissant délibérément, plus personne ne pouvait l'utiliser contre elles et eux de manière péjorative. C'était simplement leur nom, notre nom.

Ces personnes ont sauvé mes années lycée. Pour la première fois de ma vie, j'avais parfois hâte d'aller en cours pour les retrouver. Nous passions nos journées à hurler de rire, à inventer des chansons, des surnoms, des fictions sur les un·es et les autres, à réaliser des courts-métrages dans les couloirs du lycée... Nous étions créatif·ves et nous parlions beaucoup.

Je discutais énormément avec ma mère. On avait toujours beaucoup de choses à se dire, et surtout, c'était toujours très intéressant de confronter nos points de vue, parce qu'ils n'étaient pas si divergents que ça. On débattait sur des nuances, des détails, mais nos fondements de pensée étaient similaires, et la discussion était donc possible et même enrichissante.

Je n'avais pas de talent, j'étais bonne dans plusieurs domaines, mais excellente nulle part. Je regardais avec admiration mes camarades sportif·ves, musicien·nes, chanteur·ses, danseur·ses... Alors, j'ai essayé la guitare. Mais ça n'a rien donné de très concluant.

J'ai ensuite voulu écrire un roman qui parlait d'un adolescent en marge, entre Antoine Roquentin et Solal des Solal⁵, hypersensoriel et esthète. Il était solitaire et n'avait d'intérêt que pour l'art et la beauté physique. Il passait son temps à lire et à choisir avec une rigueur totalitaire ses vêtements et ses bijoux, avant de sortir de chez lui. Il n'était pas très attachant, mais il me ressemblait.

Pourquoi on crie, à l'adolescence ? Notre parole s'éparpille, et il nous est bien souvent difficile de finir une phrase sans exploser de rire ou sans

crier. Les émotions nous submergent et s'expriment par ce langage si typique de l'adolescence. Ce langage, je pense que je le chérirai toute ma vie.

Les discussions avec Pierre-Loti étaient différentes de celles que j'avais pu avoir auparavant avec les gens de mon âge. Il avait redoublé, donc il avait dix-huit ans, et j'en avais quinze. C'était étrange, sa façon de parler. Bien souvent, je ne comprenais rien à ce qu'il me disait, et j'étais loin d'être la seule. S'il était apprécié de tout le monde, ou du moins, détesté de personne, il avait la réputation d'être une sorte d'illuminé incompréhensible. Alors, je lui demandais de reformuler, parce que je voyais qu'il avait des choses à dire, et que tout se passait très vite dans sa tête. Il avait aussi un vocabulaire que je n'avais pas forcément.

On débattait de tout et de rien ; on était rarement d'accord, ou plutôt, on faisait semblant de ne pas l'être pour ne pas avoir à nous ennuyer.

C'était une routine incroyablement stimulante, c'était même sûrement le meilleur moment de ma journée. Cette routine avait lieu chaque jour, pendant quinze minutes, et tout le reste de la journée, au lycée, alors même que nous étions dans la même classe, lui et moi nous parlions à peine. J'étais avec mon groupe, et lui, il allait par-ci par-là. Il n'y avait que le cours d'histoire. Un jour, il s'était assis à côté de moi, et nos discussions s'étaient poursuivies de plus belle. Le cours d'histoire devenait le prolongement de la routine de la fin de journée, si bien que très vite, les

feuilles de mon cours s'étaient trouvées désespérément vides. Je m'en suis souvenue lors de ma rentrée de terminale : « Pierre-Loti, y a le bac cette année, donc on se met pas à côté en histoire, en plus, je suis pas très bonne et je déteste cette matière. » Dès le premier cours d'histoire, il s'était remis à côté de moi. Un mois avant le bac, j'avais découvert avec stupeur que mes cours d'histoire n'étaient composés que des titres.

Le matin, en revanche, je prenais le tram seule, et je marchais seule depuis l'arrêt jusqu'au lycée. C'étaient de grands moments de poésie. J'étais happée par un visage, et j'écrivais son histoire, dans ma tête, tous les jours, jusqu'à en obtenir la version la plus intrigante possible. Une centaine de mètres dans le boulevard, puis je tournais à droite. À ce moment-là, les effluves de la boulangerie et du pain tout juste sorti du four m'apportaient la dose de satisfaction nécessaire pour bien commencer la journée, et éveillaient mes sens et ma créativité. Plus loin, sur le trottoir, de nombreux grains de riz, éparpillés, comme si on les avait jetés depuis la fenêtre. Comment se sont-ils retrouvés là ? J'invente. Chaque jour, les grains sont un peu plus dispersés, et chaque jour, mon histoire se précise. Un autre jour, c'est une chaussure unique, qui traîne là. Elle aura droit, elle aussi, à son histoire. Tous les éléments, incongrus ou non, qui ont croisé ma route à cette époque-là, sur ce trajet précis, y auront eu droit.

Puis on a changé de maison, et je ne prenais plus le tram pour aller au lycée. Tous les matins, je prenais alors le même bus avec des ami·es de mon groupe, et tous les matins, au même arrêt, une jeune personne de mon âge entrait. Chaque jour, j'attendais avec impatience son entrée parce que je le trouvais magnifiquement beau. Je m'inventais mille histoires. Cette pensée

était devenue envahissante, comme c'est souvent le cas à l'adolescence, ou juste lorsque l'on est amoureux. Mes ami·es se moquaient de moi gentiment, voulaient que je fasse un premier pas. Mais ça ne m'a jamais effleuré l'esprit. Le but n'était certainement pas de le rencontrer. J'étais rêveuse et j'aimais simplement la pensée de cette personne, sans jamais vouloir casser ça. Lui parler aurait été une grossière erreur. Ce coup donné par la banalité aurait brisé le charme.

Quand les beaux jours sont arrivés, j'ai compris que le bel inconnu était en réalité une belle inconnue. Un de mes ami·es avait déjà émis l'hypothèse, mais nous ne l'avions pas tellement pris au sérieux. Mais c'était bien une fille. J'ai ri, mais je n'ai pas pour autant cessé de penser à elle. Le mot « lesbienne », pourtant, je ne l'ai même pas envisagé, car c'est un mot qui faisait peur, un mot étrange que j'avais souvent entendu utilisé de façon péjorative, ou du moins, de façon très marginale. Un mot qu'on n'ose même pas prononcer, comment peut-on concevoir qu'il nous concerne ? D'ailleurs, j'ai trouvé ce mot très laid et désagréable à l'oreille pendant des années. Sûrement parce que j'avais intériorisé ce dégoût de la société envers les lesbiennes et parce que je l'associais à quelque chose de sale. Jamais à cette époque-là, je n'ai interrogé mon orientation romantique. Après tout, si elle m'avait plu, c'est parce que j'avais cru qu'elle était un garçon. J'avais quinze ans et il en fallait plus pour venir bousculer mes petites normes. Je ne parlerais même pas d'hétérosexualité tant j'étais loin d'envisager les relations amoureuses. Chez moi, ça restait un sujet délicat. J'étais plutôt aromantique, ou du moins je m'efforçais de l'être.

Bus, tram, marche, voiture, peu importe. Mon imagination était effusive. Ça s'écoulait de mon crâne sans cesse, jusqu'à mes pieds. Le flux des mots me parcourait, sous la forme de pensées incessantes. Tout était

prétexte à la créativité, à la fiction, à ce monde inventé. Je pouvais passer des heures à imaginer. J'adorais rester seule pour le simple plaisir de pouvoir imaginer en toute liberté. On entend souvent que c'est une façon de fuir un réel angoissant. Je ne sais pas. Peut-être. Mais le réel ne m'était pas trop désagréable, à cette époque-là.

J'avais des ami·es, j'étais entourée d'une famille aimante, je passais le plus clair de mon temps à rire fort et sincèrement. Je faisais le pitre, et j'aimais ça. Je chérissais ce réel. Mais le rêve m'était tout aussi précieux.



Je me souviens que je me disais souvent que j'aurais voulu être un garçon. Non parce que c'était mon identité de genre, mais par pure misogynie intériorisée. Il me semblait que la même blague, faite par un garçon ou par une fille, serait toujours plus drôle dans la bouche d'un garçon.

Il me semblait que les filles étaient un peu bêtes parce qu'elles passaient leur temps à piailler et à vouloir plaire aux garçons. Ça m'agaçait. Leurs préoccupations ne m'intéressaient pas. Je ne voulais pas leur ressembler.



Dans la rue, pourtant, les hommes ont continué. Par chance, j'étais encore dans l'âge d'or : à quinze ans, on est mûres à point pour les hommes de plus de trente-cinq ans... Les sifflements, les coups de klaxon, les regards insistants, et autres bruits indescriptibles qu'on utilise habituellement pour appeler son animal de compagnie. Tout cela, c'était presque quotidien.

J'avais quinze ans et j'oscillais entre la colère et la peur. Je ne disais rien.

DES CHAROS & DES LETTRES

« Si tu veux que j'arrête
de toucher, arrête
le décolleté. »

→ Si tu veux que j'arrête de toucher,

Le jeune poète commence ici son vers par une **proposition subordonnée de condition** introduite par la **conjonction** « si ». D'emblée, il expose donc sa condition en s'adressant directement à la jeune fille. Son geste, celui de toucher la poitrine de sa camarade, est motivé par une seule raison...

→ arrête le décolleté

... la tenue de cette dernière : son décolleté, en l'occurrence. La répétition du verbe « arrête » crée un **parallélisme** entre le **décasyllabe** et l'**octosyllabe**, et permet de montrer que le premier vers dépend entièrement du second, autrement dit, que le comportement du poète dépend entièrement du vêtement de la jeune fille. Enfin, l'**allitération** en [t] nous permet d'entendre l'impatience du poète qui trépigne à l'idée de pouvoir recommencer.

Pistes d'interprétation

Le poète met ici en évidence un poncif : la tenue vestimentaire des femmes est responsable des agissements des hommes. Le jeune homme est en train de toucher la poitrine de sa camarade, et alors qu'elle lui a vraisemblablement demandé d'arrêter, il lui rétorque que son geste n'aurait pas eu lieu si elle avait été habillée autrement.

L'âge du poète (13 ans) nous alerte sur un point : dès l'adolescence, et peut-être même avant cela, on apprend aux garçons que le corps des filles est dérisoire, et que l'on peut en user à sa guise, sans leur demander leur avis. On leur apprend également à culpabiliser les filles lorsqu'elles sont victimes d'agression. Enfin, on laisse entendre que la tenue vestimentaire est responsable des agressions sexuelles, alors que les chiffres et différents témoignages ont depuis longtemps montré que ces violences ont lieu, quel que soit le vêtement.

Et chez les « vrais » poètes ?

Le vêtement est une thématique qui a beaucoup intéressé les auteurs du XIX^e siècle. Baudelaire, amoureux de l'artifice, lui a dédié de nombreux poèmes. Et lorsque le vêtement permet de dévoiler le corps, dans un jeu subtil de caché-montré, il devient une façon de sublimer le corps des femmes :

*Blanche fille aux cheveux roux,
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,
Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif,
Plein de taches de rousseur,
A sa douceur.
Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman
Ses cothurnes de velours
Tes sabots lourds.
Au lieu d'un haillon trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons ;
Que des nœuds mal attachés
Dévoilent pour nos péchés
Tes deux beaux seins, radieux
Comme des yeux.*

Baudelaire, « À une mendiante rousse »,
Les Fleurs du mal, 1857

Le vêtement, parce qu'il est troué, invite à la rêverie, en laissant apercevoir la nudité de la mendicante rousse. Ainsi, la pauvreté est un chemin direct vers le dévoilement de la beauté, et c'est elle qui permet la rêverie poétique. Baudelaire fait de la mendicante une reine, en la parant de mille artifices luxueux. Contrairement à notre charo de treize ans, son fantasme se limite à l'espace textuel et ne se concrétise jamais. Notre poète charo observe, tapi dans l'ombre, ce qui le rend certes inquiétant, mais il ne se permet pas de toucher et évite ainsi le doux surnom d'agresseur sexuel.

POINTS CHARO
13/20

Il y a eu les épreuves du bac. C'est toujours un moment marquant dans une vie. Beaucoup d'entre nous, des années après, et même des décennies après, se souviennent encore de ces épreuves, et même des sujets tombés, notamment à l'oral. Les révisions, l'appréhension, les battements du cœur le jour J, tout cela contribue à rendre le moment mémorable. Pour l'écrit, c'était plutôt confortable : j'avais bien saisi qu'il fallait montrer au correcteur ou à la correctrice que j'avais appris et compris des choses, alors c'est ce que j'ai fait. L'avantage de l'écrit, c'est qu'on est seul·e devant sa copie, et qu'on ne la verra plus jamais. On ne saura donc pas en détail ce qui n'allait pas. On ne verra jamais le ou la prof qui nous lira, alors on peut y aller à fond. On ose davantage. Et ça peut s'avérer payant. À l'oral, la présence de l'expert·e adulte, face à nous, a de quoi nous décontenancer. On est plus timide, on en reste à ce que l'on sait de façon certaine, on ne s'aventure pas sur les sentiers de l'originalité ou de l'audace, excepté pour les plus hardi·es d'entre nous. Pour les oraux, j'étais bien évidemment tétanisée intérieurement. J'avais bien compris que ce stress était normal, voire sain, qu'il fallait simplement faire en sorte de ne pas le montrer. Alors, je faisais des efforts monstrueux pour essayer d'avoir l'air détendu et assuré, et je crois ne pas m'en être trop mal sortie. Les sujets sur lesquels je suis tombée restent assez flous. Je me souviens de *Candide*, de Voltaire, en français, et d'un oral d'anglais lors duquel, dans l'entretien, j'avais parlé avec enthousiasme de Jane Austen.



1. Vers de six syllabes.
2. Maison de prostitution.
3. Ce poème paraît dans le recueil *Poésie diverses* en 1875.
4. Figure de style qui allie et place côte à côte deux mots de sens contradictoires.
5. Roquentin est le héros de *La Nausée* de Sartre, Solal des Solal celui de *Belle du Seigneur* de Cohen.

Chapitre 3

J'avais vingt ans et des choses à dire

De bien vains premiers émois

Le lycée, c'est fini ; j'entre en hypokhâgne au lycée Montaigne, à Bordeaux. Je me souviens encore du jour de la rentrée. Il faisait soleil. Il faisait chaud. J'étais pleine d'appréhension et d'excitation à la fois : c'était le début des études supérieures, et d'études supérieures qui s'annonçaient difficiles, donc nécessairement stimulantes. J'allais me cultiver, lire et écrire, beaucoup, et ça, ça me plaisait. Les rumeurs sur les classes prépa, je les connaissais : « T'as 16 de moyenne en terminale, t'auras 6 en prépa ! » Mais ça m'encourageait. La première année, j'ai pu atteindre 12 de moyenne générale. J'étais très disciplinée. J'avais lu des livres en avance pendant les vacances d'été. Lors des premiers jours de l'année, les profs nous avaient donné les titres des œuvres qu'on allait étudier, les dates de rendu des premières dissertations et des premiers devoirs sur table. J'avais tout acheté en quelques jours, et j'avais commencé les lectures et les fiches, pour ne pas être submergée en novembre. Novembre, c'est le pire mois de l'année, c'est le mois des chagrins, de l'implacable vide, le mois du rien. Alors, il ne fallait surtout pas en rajouter. En effet, en novembre, une dizaine d'étudiant·es à bout de souffle ont arrêté la prépa pour rejoindre les bancs de la fac. D'autres étaient sous Guronsan ou autres substances pour dormir le moins possible. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais à cette époque, j'arrivais à me lever tôt, à ingurgiter des quantités astronomiques de connaissances, à m'alimenter sainement, à choisir mes vêtements et mon maquillage avec soin, à faire du sport, et à être toujours de bonne humeur. J'avais une vie saine, orientée vers l'étude et l'abnégation totale, et ça m'allait.

Tout cela, c'était très nouveau pour moi.
Pour la première fois de ma vie,
l'ennui m'avait laissée tranquille. Il avait
rompu, je crois, sans me le dire.

Je garde un souvenir ému de mon premier 8/20 en littérature française. C'était une bonne note, et la prof m'avait d'ailleurs complimentée. Mais j'étais trop « scolaire ». Je n'aime pas ce mot. Tout le long de notre scolarité, on nous demande de la discipline, du sérieux, de la régularité, pour nous reprocher ensuite d'être trop « scolaires ». Est-ce si absurde d'être « scolaire » quand on est à l'école ? Ce pléonasme implicite m'a toujours beaucoup dérangée, d'autant qu'aucun·e professeur·e n'a été capable de m'expliquer comment ne plus être scolaire. Je me souviens d'ailleurs de cette phrase qu'iels aimaient répéter : « Vous apprenez, mais bientôt, il faudra désapprendre. » Les profs de prépa étaient assez mystiques, quand j'y repense.

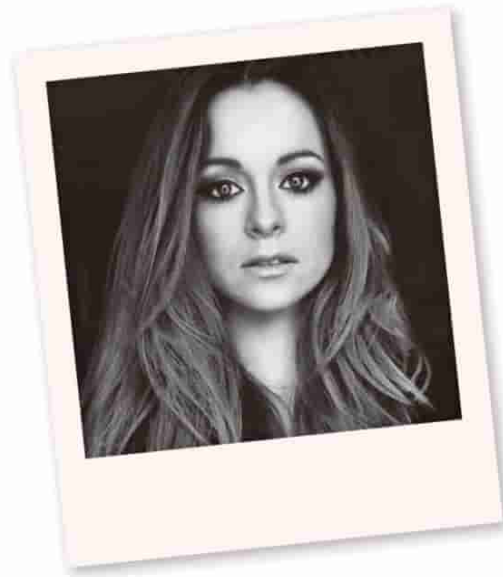
Je prenais le même bus que celui pour aller au lycée, mais je descendais plus tard, et les horaires étaient différents, alors je ne voyais plus la fille. Pendant deux ans, je ne l'ai plus revue, ou presque plus. Je ne l'ai pourtant jamais oubliée.

Mais quand j'ai khûbé – autrement dit, lors de ma troisième année en prépa –, je l'ai vue. Pas dans le bus, non. Mais dans la cour : je sortais de cours en vitesse et me dépêchais de rejoindre le suivant. Nous nous sommes croisées rapidement. Je me suis sentie pâlir instantanément. Après tout ce

temps, je la revoyais, là, devant moi, et dans le même établissement. J'ai compris qu'elle était en hypokhâgne, et cette pensée m'a fait beaucoup de bien, sans que je sache vraiment pourquoi : j'allais la croiser tout au long de l'année.



Le plus déstabilisant n'était pas tant la charge de travail, mais c'était plutôt les autres : les étudiant·es, mes camarades. Je n'en avais jamais vu des comme ça. Beaucoup d'enfants de médecins, d'avocats ou encore d'enseignants. Leurs prises de parole à l'oral étaient souvent pompeuses, ou alors était-ce juste moi qui n'étais pas habituée ? Iels étaient du genre à dire le « ne » des négations à l'oral. Ça me semblait surréaliste, comme s'iels étaient des caricatures vivantes, des chroniqueur·es d'une émission de littérature, à 1 h du matin, sur Arte. Ça ne m'empêchait pas d'en apprécier certain·es, parce que j'avais conscience qu'il s'agissait simplement d'un gouffre énorme dans nos éducations respectives. Le gouffre qui séparait nos milieux, nos naissances, moi ici, et elles et eux là-bas. On n'y pouvait rien. Je ne pouvais pas leur en tenir rigueur. Mais souvent, je m'interrogeais : comment font ces gens dans le monde ? dans la vraie vie ? au supermarché ? Ces personnes ne devaient rien comprendre au parler populaire, et je ne sais pas s'iels parvenaient à se faire comprendre, tant leur niveau de langue était d'un autre temps.



Je m'étais toujours exprimée très simplement. Je faisais un effort quand je passais à l'oral, bien sûr, mais je savais très bien faire la part des choses et m'adapter à mon auditoire. Ces gens-là m'en semblaient tout à fait incapables. Iels maitrisaient le parler soutenu, et c'était tout. Je n'avais pas du tout leur niveau, et plutôt que d'en tirer des complexes, j'étais bien résolue à me dire que mon parler rugueux était la marque du milieu dans lequel j'avais grandi, et que si besoin est, j'étais tout à fait capable de parler avec élégance, quand l'occasion se présentait.

Certes, ce langage, je le maitrisais bien moins qu'elles et eux. Mais j'avais le mérite de pouvoir en utiliser plusieurs, et de réussir à faire illusion dans quelque milieu que je sois.

En repas de famille, on m’entendait peu. Sous le toit de mes parents, la prise de parole ne connaît aucune règle. On prend la parole n’importe quand, bruyamment, spontanément. Si quelqu’un parle déjà, eh bien, il n’a qu’à parler plus fort. J’ai toujours aimé la vitalité de ces réunions de famille, mais parfois, le volume sonore m’épuisait, et l’incapacité à caser une phrase dans une discussion était souvent décourageante, si bien qu’à cette époque, j’étais spectatrice plus qu’actrice. En revanche, en soirée, avec mes camarades de promo, j’étais celle qui parlait beaucoup – je n’avais rien perdu de cette bavardise de l’école primaire – et celle qui utilisait cette parole pour faire rire les autres. J’avais réussi à me faire, dans ce cercle, une place que je n’arrivais pas à me faire dans mon cercle familial. C’était bien, après tout, je pouvais être oratrice et auditrice, selon les lieux et les personnes.

Avec le recul, je pense que cela a été très formateur dans ma démarche d’appropriation et de conquête de la parole.

À cette époque, j’avais bien compris que mon apparence physique véhiculait, sans que je puisse y faire quoi que ce soit, certains *a priori* sur moi. J’avais de longs cheveux blonds, je portais tous les jours des robes ou des jupes, avec de grands talons et beaucoup de maquillage. Alors, j’ai pris le parti de casser cette image de fille apprêtée, et de surprendre, grâce à ma parole. Une parole très brute, souvent grossière, qui pouvait aussitôt s’accompagner d’un trait d’humour percutant aussi bien que d’une blague salace avec une référence à un auteur du XVII^e siècle. Les garçons, surtout,

étaient souvent perturbés : superficielle, cultivée, vulgaire, intelligente ? Je m'amusais à briser leurs semblants de certitudes sur moi, dès qu'elles commençaient à se dessiner, et c'était assez gratifiant de voir que, grâce à ma parole, je pouvais, selon mon envie, décider de ce qu'ils verraient de moi, de ce qu'ils percevraient de ma personnalité. Les provoquer par la surprise, c'était ma façon à moi d'avoir leur validation. Et à cette époque, ça comptait pour moi.

Les filles, elles, ne m'aimaient pas. J'étais trop voyante, trop bruyante, trop maquillée. Ça parlait beaucoup, ça m'insultait, et je finissais toujours par le savoir. J'avais pourtant eu une amie fille au lycée, et même quelques copines ; j'avais cru que c'était possible. Mais en prépa, mon apparence renvoyait une image qui ne leur plaisait pas. J'étais vue comme une menace, sans doute, alors que les garçons m'intéressaient toujours très peu. Mais ça, elles ne le savaient pas.

DES CHAROS & DES LETTRES

« Je penserai à toi quand
je me branlerai dans
mes toilettes. »

→ Je penserai à toi

Le premier **hexasyllabe** s'ouvre sur un **topos**¹ : l'amoureux transi exprime son amour en assurant que la jeune femme ne quittera pas ses pensées. Il en a la certitude, comme l'indique l'utilisation du futur, qui marque l'avenir pérenne et indubitable de ses sentiments.

→ quand je me branlerai

La **proposition subordonnée de temps** apporte une précision nécessaire qui permet au lecteur et à la femme convoitée de mieux visualiser les circonstances de cette pensée amoureuse. Le futur simple est toujours de mise ; la scène va arriver prochainement, à coup sûr.

→ dans mes toilettes.

Enfin, le vers final de quatre syllabes vient rompre le rythme des deux hexasyllabes précédents, avec un **complément circonstanciel de lieu**. Le poète a un réel désir de précision, il souhaite que la jeune femme puisse l'imaginer à l'œuvre. C'est une invitation à la rêverie.

Pistes d'interprétation

Ici, le poète qui a été éconduit par la jeune passante souhaite lui montrer que son refus n'empêchera pas sa rêverie, qu'elle soit poétique ou charnelle. S'il n'a pu disposer de son corps à sa guise, il lui dit qu'il a le pouvoir de ses propres pensées, et que là-dessus, elle n'aura aucun contrôle. Il inverse donc le rapport traditionnel de l'amour courtois médiéval, dans lequel la femme suzeraine est supérieure au chevalier. Dans cette phrase, le futur apporte une dimension prophétique, fatale et inexorable à la scène qui va suivre. Ainsi, une fois rentrée chez elle, elle y repensera, parce qu'elle saura exactement qu'un parfait inconnu sera en train d'avoir des pensées sexuelles la concernant. L'ambition du poète est donc de mettre la jeune femme mal à l'aise, et de lui faire payer son rejet, en faisant ressortir sa vulnérabilité.

J'avais fini par être sexiste. Les filles, elles me critiquaient, alors je n'arrivais pas à les apprécier. Et puis, j'avais de la gueule et de la poigne, et j'étais agacée de voir que ce n'était pas le cas de la plupart des filles autour de moi. Loin de m'interroger sur les causes sociologiques de leur apparente timidité, j'en concluais tout naturellement qu'elles étaient faibles et peu intéressantes. Surtout, je me désolais de les voir si peu drôles. L'humour, assurément, c'était une affaire d'hommes.

J'avais grandi dans un matriarcat. Dans ma famille, c'était ma mère, mes sœurs, ma grand-mère, mes tantes, mes cousines. Très peu d'hommes, et assez discrets. Chez moi, les femmes sont les cheffes de famille, elles gèrent absolument tout, prennent les décisions importantes.

Il y a de la misogynie intériorisée, bien sûr, mais il y a surtout beaucoup de misandrie. Alors, je ne comprenais pas le combat féministe. J'avais dix-sept ans et je ne comprenais pas ce que les femmes pouvaient bien revendiquer, alors qu'elles étaient les reines du monde. J'avais encore un peu de mal à faire la différence entre la maison et la société.

L'exercice oral s'est considérablement complexifié lorsque j'étais en prépa. Chaque semaine, nous passions des oraux, appelés des « khôlles ». Chaque semaine, mon corps entier se raidissait d'angoisse. Alors qu'au lycée, l'ambiance détendue de mon groupe d'amis·es m'avait vraiment aidée à appréhender l'oral d'une manière plus apaisée, la terreur est revenue de plus belle à ce moment-là. J'aurais préféré cinq devoirs sur table de six heures, plutôt qu'un oral de vingt minutes. Parce que le fameux oral, il commençait à exister dix jours avant dans mon corps et dans ma tête. Dix jours avant, je ruminais, je craignais de me ridiculiser, de tomber sur un sujet auquel je ne connaissais rien ; dix jours avant, je ne vivais plus une heure sans y penser. Mais je n'avais pas le choix, c'était la même chose pour tout le monde : un oral par semaine, parfois même deux. Il fallait y passer. J'étais très mauvaise, sauf en anglais, d'où je ressortais toujours fièrement avec 16 ou plus, et les lettres, qui me valaient en général un 12 ou 13. Pour le reste, je ne pouvais que rarement espérer avoir au-dessus de 7/20. Terreurs sur terreurs, angoisses sur angoisses, je progressais laborieusement sur ce sentier rocailleux qui me brisait les os. Puis, une fois en master, cet entraînement intensif a fini par porter ses fruits. Le stress avait enfin disparu.

Pourquoi sommes-nous si terrifié·es à l'idée de passer à l'oral ? Pourquoi est-ce que, la plupart du temps, nous préférons écrire plutôt que dire, feuille à la main, devant une assemblée d'yeux attentifs ? La parole orale, elle, ne reste pas, elle ne laisse aucune trace, du moins visible. Cela devrait justement nous décomplexer ! Mais non... Cette boule au ventre n'existe pas quand nous écrivons.

L'oral implique une foule de micro-événements. Il y a d'abord notre personne, notre corps, notre visage, qui se présente à l'auditoire, autrement dit, à l'Autre. Le premier événement est donc une rencontre, un lien social qui se crée, et qui peine parfois à se créer. Le deuxième événement, c'est la grande entrée de notre voix dans l'assistance, le début du discours, qu'on appelait dans l'Antiquité la *captatio benevolentiae*. Cette « recherche de bienveillance » permet d'établir un premier contact avec l'auditoire, avant le discours qui va suivre. C'est le moment où la parole se libère. Le mot *benevolentiae* est d'ailleurs particulièrement édifiant : il nous enseigne que c'est à l'orateur de commencer avec humilité, qu'il doit s'attendre à un brouhaha et chercher à le dissiper en prenant la parole. Un « bonjour », un « veuillez m'excuser » ou encore un « merci d'être venu·es si nombreux·ses » sont autant de *captatio benevolentiae* que l'on utilise nécessairement avant de commencer un discours, un exposé, une conférence, un cours... C'est un moment clé du discours : les premiers mots que l'on prononce, s'ils ne sont pas les plus importants, sont les plus décisifs, parce qu'ils asseyent les fondations de la prestance de l'orateur·ice. Elle peut aussi être l'occasion d'un trait d'humour. La *captatio benevolentiae* joue le rôle d'amorce, en ce qu'elle permet à l'auditoire de se forger une première impression, même inconsciente, de l'orateur·ice et de son talent. Elle est alors le moment de la découverte de la voix, de l'intonation, du volume et de la prestance. Le troisième événement, c'est la réception du discours par l'assemblée, c'est-à-dire l'attente de validation du contenu. En trois mots, ce que l'on raconte doit être intéressant, pertinent et clair. Le quatrième événement qui a lieu, c'est la performance, autrement dit la gestuelle, la conviction de l'orateur·ice, qui doit se montrer assuré·e, serein·e et dynamique. Et puis, il y a tous les autres micro-événements, très personnels, des détails propres à chaque auditeur·ice, et qui feront que telle personne sera incapable de vous écouter : un ourlet mal repassé, une toux éraillée désagréable à l'oreille,

votre sourire qui lui rappelle celui de son ennemi du collège, une prononciation un peu trop ouverte des voyelles [e] et [o], un sourcil quelque peu asymétrique au moment de prononcer des phrases interrogatives... Tout cela ne dépend même plus tellement de nous, mais de l'appréciation personnelle de chacun·e. Et ces « chacun·e » peuvent être nombreux, ce qui rend l'exercice absolument terrifiant.

Le regard de l'autre, de celui ou celle qui est plus expert·e, et son appréciation suffisent à éradiquer le peu de contenance que nous nous étions efforcé·es d'avoir, ou du moins, de laisser paraître.

Un jour, avec ma classe, nous allons au cinéma dans le cadre d'un cours de culture antique. Une fois le film terminé, je descends la petite rue et je tourne à droite pour remonter le long de la grande rue piétonne, jusqu'à la place. C'est le mois de novembre, mais la fraîcheur est agréable. Une fois lancée dans cette grande rue, je suis soudainement encerclée par une foule de personnes qui s'affairent elles aussi. Sur les pavés de marbre, le bruit de mes talons apporte un bruit léger et vient rythmer la scène. Bientôt, les notes d'une mélodie transpercent la rue, et progressivement, la cadence de mes pas vient suivre son allure. Tout cela est incroyablement beau, si bien que je sens ce terrible picotement dans mes yeux. Même lui, à ce moment-là, ne me semble pas désagréable, pour une fois. La mélodie se fait plus forte au moment où je croise le vieil homme et son instrument, installé sur le côté de la rue.

**Je crois que ces quelques minutes
ont totalement bouleversé mon rapport à
la littérature.**

J'ai compris ce qu'était le Beau.

Je rentre chez moi, encore toute bercée par l'ambiance vaporeuse de la rue, les sens tout éveillés. Je vais dans ma chambre pour travailler et je décide de revivre la scène par la pensée : la sortie de la salle de cinéma, la petite rue, le bruit de mes talons, et cette mélodie jouée au... jouée à... à quoi ? Un sursaut me sort de ma rêverie. Impossible de me souvenir de l'instrument. Était-ce du violon ou de l'accordéon ? Deux instruments pourtant bien distincts... comment ai-je pu oublier ça ? La mélodie est déjà loin, j'en ai oublié toute la substance, en l'espace d'une heure, à peine.

J'insiste, encore et encore, je ferme les yeux et je m'efforce de revivre une fois de plus le moment. Rien n'y fait, il y a un grésillement au moment de la mélodie et au moment où je croise le vieil homme. Depuis, cette scène, j'en ai imaginé plusieurs versions, mais aucune d'entre elles n'a pu m'apporter ce sentiment de béatitude, que je cherchais désespérément à retrouver.

Cette scène, je l'ai écrite, pour la revivre, encore et encore. Je voulais comprendre pourquoi, à cet instant, j'avais ressenti un tel bonheur. Je me concentrais sur les détails imperceptibles : quelle devait-être la température de l'air ? le taux exact d'humidité ? l'intervalle entre chaque « poc » de mes talons ? l'intensité du frémissement de la foule autour de moi ? Une multitude de micro-détails m'échappe inexorablement. Les causes de cet instant précieux doivent rester un mystère et je dois me résoudre à ne pas pouvoir l'élucider. C'est mon « pourquoi ? » d'enfant qui reste sans réponse.

Journée terminée, j'entre dans le bus, la fille est là, la tête contre la vitre, dans ses pensées, comme toujours. La vitre est entr'ouverte, et dehors, ses camarades lui crient :

« Chloé ! Chloé ! CHLOO-ÉÉÉÉ !!!! »

Elle s'appelle Chloé. Je le découvre. Que c'est doux de connaître son prénom ! Mais je ne veux pas en savoir plus sur elle, je ne veux toujours pas rompre le charme.

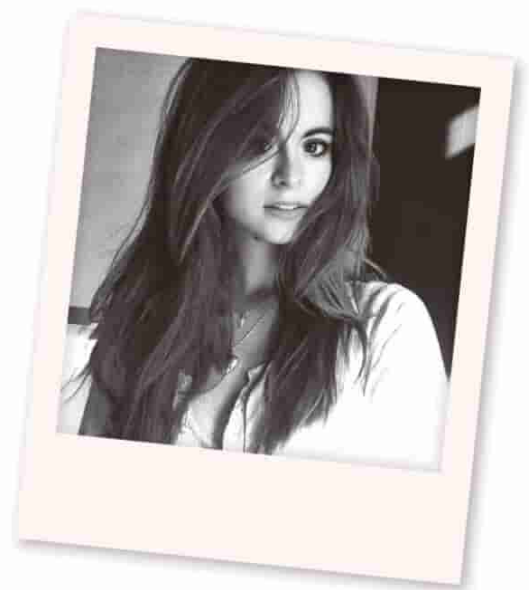
Après quinze bonnes secondes de hurlements extérieurs, Chloé finit par sortir de ses pensées en sursautant. Son regard se pose sur ses camarades, mais le bus démarre. Que je l'aime à être si absente ! Que je l'aime perdue dans ses pensées !

J'allais descendre du bus quand cet homme m'a interpellée pour connaître mon âge. Je lui ai répondu que j'avais dix-sept ans. La fois suivante, il m'intercepte une fois de plus avant que je descende et me tend une lettre. L'entête ne laisse aucune place au doute : « Seventeen ». Il saute une ligne et se présente, tout en me manifestant son désir de me connaître, le tout enrobé de formules alambiquées qui se voulaient poétiques. En effet, il s'exprimait plutôt bien, il était ingénieur et il avait plus de trente ans.

Ce que de nombreuses personnes semblent ne pas comprendre, c'est que le harcèlement sexiste, dans la rue ou ailleurs, qu'il soit écrit en alexandrins ou ponctué de « wesh », reste du harcèlement sexiste.

Le fait d'y mettre les formes ne les rend que plus manipulateurs, ou plus hypocrites.

Les années prépa furent ces années durant lesquelles on se sent grandir, les débuts de la connaissance, les premiers émois intellectuels et le sentiment de savoir enfin. Aujourd'hui, heureusement, je sais bien que je ne savais rien. Mais j'en étais persuadée, tant tout cela était nouveau et intense. J'avais la sensation de me remplir, d'ingurgiter du savoir, sans comprendre cependant que cette manne ne serait digérée que des années plus tard. Les connaissances, comme les mots, doivent être mâchées, mastiquées difficilement, avalées puis digérées pour que l'appropriation soit totale.



Prenez un mot inconnu. La première fois que vous l'entendrez, vous vous étonnerez, mais vous comprendrez certainement son sens grâce au

contexte. Or il est peu probable que cette unique expérience suffise à ce que vous réutilisiez ce mot, et ce à bon escient. Pour peu que le mot ait une morphologie assez complexe, il vous faudra l'entendre à nouveau, pour retenir sa prononciation. Vous irez peut-être vérifier sa graphie. Un jour, vous l'utiliserez timidement, pour la première fois. Puis vous l'utiliserez davantage, jusqu'à ce que ce mot ne soit plus nouveau. Il fait alors partie de vous. Pour les connaissances, c'est exactement la même chose.

1. Lieu commun, motif récurrent en littérature ou dans les arts.

Le gros nuage gris qui nous enveloppe

C'était stimulant, oui. Et j'aimais ne pas m'ennuyer. Mais ces années ont été entachées par le gros nuage gris, celui qui nous enveloppe, et qui ne nous lâche plus, pendant un certain temps. Le gros nuage gris, il embrume notre esprit, tout devient flou et plus rien n'a de sens. Il attaque notre poitrine, notre souffle. Il nous laisse peu de répit. Mais on s'y fait. On finit même par s'y complaire, par le trouver confortable et douillet. Ce gros nuage gris a relancé mon envie d'écrire. Cette année-là, j'ai eu l'envie de m'essayer à la poésie. Alors, j'ai écrit quelques petits textes, pour m'initier. Je les gardai pour moi. C'est difficile de faire lire à autrui un texte que l'on a produit. On parle souvent de « pudeur », d'« intimité », comme si écrire, c'était se retrouver entièrement nu·e. Je ne crois pourtant pas que ce soit véritablement le cas, car lorsqu'on écrit, même à la première personne, on prend toujours une posture. Le « je » ne coïncide jamais exactement avec la personne que nous sommes. Le concept même d'autobiographie est un leurre, parce que la mémoire nous fait forcément défaut, parce qu'on ne livre qu'une version des scènes vécues, parce qu'on peut interpréter le réel de façon erronée, parce que le·la narrateur·rice n'est jamais vraiment l'auteur·rice. Je peux même prétendre écrire une autobiographie et décider de réécrire l'histoire, de me réinventer, d'ajouter des éléments fictifs, et personne n'en saura jamais rien. Je peux décider d'écrire un poème et d'y être une amoureuse transie, une poétesse maudite, ou une froide et cruelle amante. Alors, pourquoi parler de pudeur ?

Ce que je crois, c'est que la gêne que l'on ressent ne vient pas tellement du contenu de nos écrits, mais plutôt de notre style d'écriture. C'est la peur

que l'autre se dise « Ah ! elle écrit, c'est sérieux, attention ! » L'activité artistique implique nécessairement aux yeux des autres la croyance que nous sommes artistes. La personne qui nous lit se dira : « Elle pense être une artiste », et c'est cela que je trouve paralysant. À partir de ce constat, deux choses font surface. Il nous faut alors savoir écrire, sinon, c'est la disgrâce assurée. Se prétendre artiste et ne pas être doué·e, c'est douloureux. Mais au fond de moi, il y a toujours cette peur adolescente d'être douée, parce qu'il y a une certaine honte à l'être, alors on se censure, comme au collège, quand on n'osait pas dire la bonne réponse ou parler anglais avec un accent convenable. Parce que si l'on renvoie l'image de quelqu'un·e qui a tout donné, les critiques seront encore plus difficiles à digérer. En se contentant du minimum, on peut alors se dire : « Ouais, mais j'étais pas à fond » et l'honneur est sauf. Et puis, écrire, c'est toujours laisser un peu de nous-mêmes sur un papier. Un soi-même qui ne coïncide jamais exactement avec qui l'on est, mais un bout de soi, la trace d'une intériorité malgré tout.

**L'écriture est un pur acte de narcissisme.
En clair, l'écriture, ça touche à notre égo.
Violemment.**

J'ai commencé à écrire des poèmes. Aucun genre littéraire ne me paraissait supérieur à la poésie, parce qu'il me semblait que mes pensées elles-mêmes avaient ce rythme si particulier qu'il m'était possible de retranscrire en poésie. Elle me permettait une certaine brutalité, un phrasé rugueux et inégal. Je m'essayais aux alexandrins avant d'explorer des vers moins traditionnels, ou du moins, des coupes et des césures plus étonnantes.

Il m'était difficile de m'éloigner de la tradition, mais j'ai fini par y prendre goût, doucement, sans jamais totalement chercher à la faire disparaître.

L'idée du journal intime me revient en tête. Mais hors de question de m'y essayer à nouveau, du moins, pas de la même manière. J'ai l'envie d'écrire. Une envie forte. Mais je ne sais pas quel genre me correspond le plus. Alors, j'en invente un. Je prends un carnet, et chaque jour, j'en écris une page, dans le bus. Chaque page est couronnée d'un titre que j'écris dans une calligraphie particulière, toujours la même : ce sont de grosses lettres cursives en gras. Sous ce titre, qui est souvent elliptique et poétique, j'écris : des vers, de la prose, des listes, des citations. Il y a de tout. Ce sont des bribes de ma pensée de l'instant, brouillonnes et aléatoires. Mais tout semble ordonné car l'organisation de la page est réfléchi et esthétique. Parmi l'immensité de mes tâtonnements littéraires, ceux-ci ont une place particulière. Je me les rappelle avec plaisir ; c'était une douce légèreté, des moments précieux, au fil desquels je voyais les jours se matérialiser sur les pages. C'était comme la croix quotidienne sur le calendrier, mais littérairement.

Tous les matins et tous les soirs, entre l'arrêt de tram et le lycée, j'avais une centaine de mètres à parcourir. Cent mètres durant lesquels il fallait user de ruse pour ne pas se faire interpeler par un homme. Tous les jours, en l'espace de trois minutes, ils étaient une dizaine, à surgir, à me regarder, à siffler, à m'encercler, à me parler. C'était une angoisse quotidienne, c'était habituel. Au début, j'avais peur. Mais un jour, j'ai senti la révolte monter en moi et j'ai changé de posture. Perchée sur mes talons de douze centimètres, j'ai pris le parti de redresser mon buste, de regarder droit devant et de

marcher comme si le monde m'appartenait. Comme eux, en fait. Ça n'a pas éradiqué le phénomène, bien entendu, mais ça me donnait de la force. Je n'avais plus besoin de leur répondre ; à vrai dire, je ne les regardais même plus.

Un jour, pourtant, fièrement postée à l'arrêt de tram, j'attendais patiemment qu'il arrive, lorsqu'un homme s'approcha de moi. Il s'est assis à côté de moi, comme si nous nous connaissions :

— T'as quel âge ?

— 17 ans.

— T'habites où ?

— Je vais pas te donner mon adresse, mais
je suis en banlieue quoi...

— Tu me files ton numéro ?

— Non, désolée.

Pourquoi ce « désolée » ? Mais pourquoi ? La seule chose qui me désole ici, c'est lui, son aplomb, et l'impossibilité de rentrer chez moi tranquillement. Mais le mot sort instantanément, sans que je puisse le contrôler. Il se tait un instant, puis face à ce refus, il se rapproche et me dit en chuchotant :

— T'es vierge ?

— Pardon ?

— Ah non... tu sucés des grosses bites, toi !

La rage me monte au visage, j'essaie de capter un regard solidaire parmi les personnes autour, mais tout le monde semble absorbé à autre chose. Je me lève du banc, furieuse, je lui fais face, je le pointe du doigt, et je dis, très fort :

« T'as pas honte de dire des choses
pareilles ?

Vas-y, répète donc devant tout le monde
ce que tu viens de me dire ! Je suis
mineure, en plus. Tu me dégoûtes ! »

Ça a duré comme ça encore un peu, et puis il est parti. Autour, tout le monde a entendu, mais personne n'a rien dit. Est-ce parce que j'avais l'air de très bien m'en sortir toute seule ? Je n'en suis pas certaine. Je suis rentrée chez moi, vidée et en colère. Cette fois-là a été la fois de trop. J'ai compris que quelque chose clochait. L'impunité de ce phénomène me faisait serrer les dents. Il y avait un problème. Ce n'était pas de la drague, et je crois même que ces hommes n'ont jamais eu comme objectif de nous séduire. Tout ce qu'ils veulent, c'est nous intimider et asseoir leur domination. J'ai commencé à me dire que ces hommes avaient un problème avec les femmes. En réalité, ils nous haïssaient.



« Eh, la gay pride ?! On se fait un plan à trois ? »

→ Eh,

Le poète interpelle ici un couple de femmes...

→ la gay pride ?!

... comme en témoigne la **périphrase** à valeur de **synecdoque**¹ « la gay pride ». Les deux femmes ont été identifiées comme lesbiennes, et le poète choisit de ne les voir qu'à travers ce spectre : elles deviennent l'incarnation même d'une communauté, d'une parade, d'une marche festive et militante pour les droits des personnes LGBTQIA+. Dans un esprit volontairement archaïque, le poète désigne cette marche par une appellation désuète : la « gay pride » n'existe plus, elle est aujourd'hui « marche des fiertés », afin d'inclure toutes les lettres de ce sigle plus inclusif.

→ On se fait

L'arrivée du « on » instaure une **connivence** non sollicitée entre lui et les deux passantes. Il s'immisce déjà, par ce pronom, dans le couple...

→ un plan à trois ?

... et leur vie sexuelle. L'**interrogation**, qu'on ne saurait qualifier de rhétorique, a ici le mérite de ne laisser aucune place à l'ambiguïté : le poète se distingue par une parole **claire et aride**, sans fioritures.

Pistes d'interprétation

Ici, le poète s'illustre par sa capacité à interpréter un stimulus visuel. Il aperçoit deux femmes, sans doute main dans la main, et en déduit, à juste titre, qu'elles sont en couple. Cependant, si telle est sa déduction, nous sommes en droit de nous demander pourquoi cette justesse dans l'interprétation du signe n'est pas accompagnée d'un comportement adapté à la situation. En d'autres termes, s'il les identifie comme un couple, pourquoi vouloir les rejoindre ? Peut-être imagine-t-il que ces deux femmes sont en couple libre ou polyamoureuses ? C'est là où le bât blesse : ces choses-là ne se devinent pas, et même si c'était le cas, son approche peu cavalière n'en resterait pas moins insultante.

La fétichisation des lesbiennes ou des femmes en couple avec des femmes est un phénomène très répandu. De nombreux poètes, urbains comme ruraux, présument qu'un acte sexuel sans pénis n'en est pas un, et se pensent ainsi indispensables et légitimes à s'immiscer dans l'intimité de ces couples.

À cette époque-là, même si je ne savais pas grand-chose, j'ai découvert deux choses sur le langage, sur l'expression, sur la parole, qu'elle soit écrite ou orale.

Nous avions beaucoup de travail à la maison, des dissertations, des préparations d'oraux, des commentaires de texte, etc., et bien souvent, commencer était un réel blocage. Je pouvais parfois rester vingt bonnes minutes devant ma feuille, sans que rien ne se produise.

Mais un jour, j'ai découvert cette magie de l'écriture qui appelle l'écriture. Écrire les premiers mots, c'était toujours une réelle angoisse. Je crois qu'on attend beaucoup de ces premiers mots, on se dit qu'il faut bien commencer, qu'il faut faire bonne impression dès le départ. Alors, on est bloqué. Et puis, bien sûr, il y a toujours cette pudeur à écrire, quoi qu'on écrive. L'écriture reste un transfert de soi sur un support, c'est toujours un peu de nous, retranscrit et transmis à un·e lecteur·ice. Il y a de quoi angoisser. Mais dès que les premiers mots sont tracés, aussi maladroits, aussi fébriles soient-ils, le reste vient. Ça doit venir du geste, sans doute. D'un point de vue purement physique, la main se saisit du stylo et commence à se mouvoir pour dessiner des idées en forme de mots, elle glisse le long de la feuille, et elle poursuit ce geste, presque mécaniquement. Ça doit aussi venir du relâchement de cette pression que nous avons et qui se dissipe dès les premiers mots. Ça y est, nous sommes lancé·es. Et cette phrase en appelle une autre, et ce mot me fait penser à tel autre, et j'écris, et j'écris. En écrivant, il m'arrive aussi de découvrir de nouvelles idées. Étaient-elles enfouies en moi ou suis-je en train de les créer ? Je l'ignore.

Mais l'écriture a un réel pouvoir
maïeutique.
On pourrait dire « je pense, donc
j'écris », mais ce « j'écris donc je
pense » me semble bien plus édifiant.

Le même phénomène se produit à l'oral. Combien de fois, lors de discussions avec des proches, en expirant ces mots, en matérialisant mes idées, j'en ai fait naître d'autres ! Si bien qu'il m'arrive encore parfois, quand je suis seule, de dire mes pensées à haute voix, quand ma réflexion se trouve dans une impasse.

En master, à l'université, rencontrer des personnes plus accessibles, plus ancrées dans le réel, m'a fait beaucoup de bien. Moins élitiste, plus simple, je me sentais plus à mon aise, et le besoin de titiller, de piquer, de provoquer se faisait bien moins ressentir. J'ai choisi de faire de la recherche, parce que ça m'intéressait, parce que j'envisageais l'agrégation puis la thèse. C'est à cette époque-là seulement que j'ai commencé à faire la fête. Au lycée, j'étais trop jeune, et en prépa, on n'avait pas vraiment le temps pour ça.

Pendant ces années-là, j'ai entamé l'écriture d'un roman. J'avais vingt ans et des choses à dire. J'étais alors imbibée des sucs du décadentisme et de l'esthétique fin-de-siècle, avec Huysmans et Wilde comme mentors. Les premières lignes de ce roman, je les ai écrites durant un cours. J'ai eu la scène en tête, très visuelle et très sonore : un homme et une femme courent

sous la pluie, avec Vivaldi, le concerto pour basson, en fond sonore. Je l'écris d'une traite, très théâtrale, très clichée. C'est ainsi qu'elle doit être, cette scène. Ils courent, humides, et à la fin, s'étreignent. Je ne sais pas très bien où ça va me mener et, à vrai dire, je ne me pose pas la question. Mais je relis la scène et elle me plaît. En un an, cent pages ont fait suite à cette scène d'ouverture.

— Maman, ça va comme ça ?

— T'es superbe, fille, mais tu vas rentrer dans la nuit... Ça m'inquiète, mets plutôt un pantalon !

— Mais, ça me saoule... Je vais quand même pas faire en fonction d'eux !

— Bah si, parce qu'on sait comment ça se passe, et je veux pas te retrouver morte !

— « morte », tout de suite, t'en fais toujours des caisses, de toute façon...

— Non, j'en fais pas des caisses, c'est la réalité et tu le sais.

— Alors je jette toutes mes jupes ? De toute façon, même en pantalon, ça changera rien.

— Mets-la pour aller à ta soirée, prends un pantalon dans ton sac et avant de partir, change-toi, ça peut être un bon compromis !

— OK, mais je te jure, j'ai vraiment la rage de devoir tout prévoir à cause d'eux.

— Je comprends...

Je sors de la salle de bain et croise mon père.

— Tu vas sortir comme ça ?

Il regarde ma mère, en quête d'approbation. Je soupire. Il va falloir recommencer.

— Elle est sublime, elle a dix-neuf ans, elle va pas passer sa jeunesse à se cacher, non plus.

— Mais c'est trop court, là... Et les talons ?

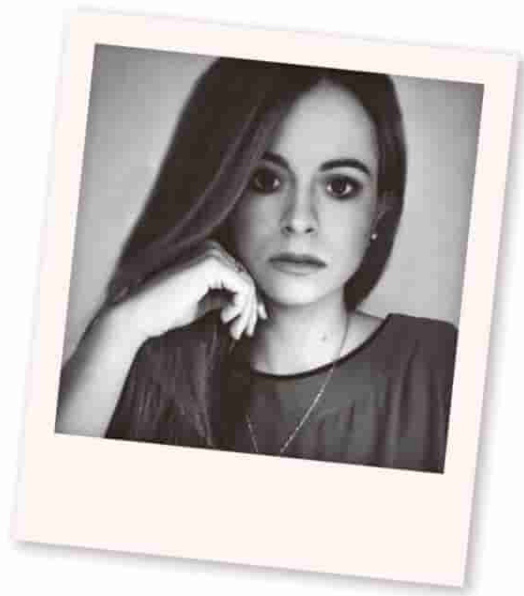
— Je vais pas mettre des baskets avec cette jupe, en fait, c'est moche.

— Mais oui, quelle horreur, Titi, quand même ! Faut des talons, là ! Elle va ressembler à *tchi* si elle met des baskets.

Écoute, je la dépose au tram, elle m'écrira
quand elle sera bien arrivée à sa soirée,
et quand elle repartira. Si y a un *narvalo*
qui la suit ou quoi, elle nous appellera,
comme d'hab. Appelle pas les flics, hein !
Tu m'appelles, MOI !

— Oui, je sais, plus rapide que les hélicos,
toi... Scotland Yard et le FBI réunis même !

On rit.



Ça, c'est une discussion habituelle entre mes parents et moi, aux alentours de 18 h, le vendredi ou samedi soir, en 2011.

1. Figure de style qui consiste à désigner la partie pour le tout, ou le tout par la partie.

Se grimer pour triompher

Une prof m'avait dit que mes cheveux étaient trop longs et que quand je passais à l'oral, « on ne voyait que ça », donc « c'était impossible de se concentrer sur autre chose », alors il fallait « à tout prix les attacher ».

Un prof m'avait dit que j'étais « agréable
à écouter, et aussi à regarder, ce qui ne
gâch[ait] rien ».

J'avais dix-huit ans et il en avait
cinquante.

Il semblerait que les jeunes femmes soient là, sur l'étal, jetées, en vrac, nues et un peu désossées. On les attrape par les cheveux, par les membres, et on les change de place, on leur plante dans la peau une petite pancarte sur laquelle figure un prix. On les tapote pour les raffermir. On fait des commentaires sur leur apparence, leurs formes. On les exhibe, puis on les jette, quand elles ont passé la date limite. Et dans cette joyeuse boucherie, nous avons le devoir de nous sentir flattées d'être si fièrement exposées. Après tout, c'est bien nous qui sommes au centre de l'attention !

Après le master, quand je préparais le concours de l'agrégation, j'ai étudié l'ancien français et la phonétique historique, autrement dit

l'évolution des mots depuis le latin jusqu'au français moderne. Ça m'a très franchement appris à désacraliser la langue, en comprenant que, bien qu'étant un système très organisé, elle est très relative et dépend de facteurs qui lui échappent totalement, comme l'usage populaire qui en est fait, par exemple. Nouveau coup de massue : je désacralise les auteurs classiques et je commence à percevoir véritablement la beauté dans la langue du quotidien. Wilde et Huysmans, au placard ; je me tourne vers la parole vraie, celle que j'entends dans ma famille, ou encore dans la rue, celle que je pratique moi-même, depuis toujours. J'avais depuis l'enfance été sensible au parler de ma mère, elle qui vient de la communauté de ceux qu'on appelle chez nous « les voyageurs », autrement dit, les « gens du voyage » comme les appellent les gadjés, et notamment les journalistes dans les reportages sur les incroyables mariages gitans (puisque c'est visiblement la seule chose digne d'intérêt dans cette communauté). Ma mère parle très bien. Elle a été traumatisée par son institutrice qui la ligotait de temps à autre à sa chaise, mais Dieu merci ! ces méthodes de tortures n'ont pas été vaines puisqu'elle connaît désormais parfaitement tous les temps du subjonctif ! Elle m'a corrigée toute mon enfance et adolescence lorsque j'écorchais un mot, ou lorsqu'un temps ou un mode était erroné, et a aussi largement contribué à enrichir mon vocabulaire. Aujourd'hui, c'est moi qui la corrige parfois ou qui lui apprends un nouveau mot. Elle, elle dit « Oh ! c'est bien ça, c'est toi qui m'apprends des choses maintenant ! » Je crois que ça la rend fière, et moi, ça me donne envie de pleurer. Elle m'a aussi toujours appris à garder cette façon de parler pour l'école ou les écrits : lorsque l'on est en famille, hors de question de parler « comme une académicienne ». Ce que j'apprécie le plus dans sa façon de parler, c'est le mélange entre les mots des livres et les expressions manouches, qui viennent se greffer de-ci de-là dans son discours : un parler hybride, qui me rappelle que je suis chez moi. Plus mes études littéraires avançaient, plus je m'intéressais à l'origine des expressions populaires, ou même à certaines

sonorités. Pourquoi certains mots nous font rire presque unanimement, pourquoi d'autres nous dégoûtent ? Je trouvais tout cela fascinant, et là où auparavant, je n'en tirais que de l'amusement, je commençais à en saisir la beauté. Je me détachais à nouveau des livres – d'ailleurs, une fois l'agrégation obtenue, j'avais, je crois, besoin d'une pause – et me tournais plus que jamais vers le langage brut, celui de ma famille, de mes ami·es, celui qui avait toujours été le mien.



Je suis tombée amoureuse d'une fille qui m'a inspiré un recueil de poèmes. Je l'ai écrit en quelques semaines, peut-être deux mois. C'était si fluide.

Un recueil de poésie amoureuse, ça peut sembler mielleux et même un peu bête. Mais je crois que ça ne l'était pas. Ou peut-être un peu. C'était spontané, sans retouche. Un premier jet pour conserver toute la substance de cette euphorie nouvelle. Pour la première fois, ou presque, j'ai été fière de ce que j'avais écrit. La preuve : je l'ai fait lire à de nombreux·ses ami·es, chose que je n'avais jamais faite avec mes premiers balbutiements poétiques.

— J'aime les filles...

Son visage se ferme instantanément. Il est mon ami le plus proche, depuis plusieurs années. Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Non. Tu te trompes... je veux dire...
Couche avec moi, tu verras, je te ferai
changer d'avis.

Je pense à une mauvaise plaisanterie, mais il est très sérieux. Les mots me manquent. Car comment dire ? Comment dire l'humiliation, la trahison et l'intime soubresaut d'incrédulité, comment le dire ?

— Mais... Je suis en train de te dire que
j'aime les filles.

Je me lève de ma chaise, prends mon sac et m'apprête à partir. Il m'attrape par le bras.

— Athéna, on va coucher ensemble, et tu
vas aimer ça !



« On va coucher ensemble et tu vas aimer ça ! »

→ On va coucher ensemble

Le poète s'adresse ici à son interlocutrice en utilisant le futur proche dans sa forme **aller + infinitif**. L'acte sexuel est donc présenté comme imminent. Désarmé face au *coming-out* de son amie, il décide de prendre les choses en main. Il semblerait que le poète ait trouvé une solution pour lui remettre les idées en place. Non content de cette première injonction...

→ Et tu vas aimer ça !

... il lui ordonne d'« aimer ça » dans la proposition coordonnée qui suit. Selon lui, il ne pourra pas en être autrement. L'hexasyllabe entre en parfaite résonance avec le premier : le rythme est cadencé et régulier, comme pour annoncer le plaisir à venir des deux protagonistes.

Pistes d'interprétation

Le *coming-out* est un moment clé dans le parcours de vie des personnes LGBTQIA+. Les personnes concernées commencent généralement à en parler aux personnes dont elles se sentent les plus proches. C'est le cas ici, puisqu'il s'agit d'une confidence à un très bon ami, de longue date. L'ami, devenu poète, se permet ici de proposer une alternative, qui s'inscrit dans la tradition d'une croyance qui est aujourd'hui encore bien ancrée : avoir un rapport sexuel avec une personne du genre opposé « guérirait » le « fléau homosexuel ».

Ici, l'affirmation se mue en injonction, et l'emploi du futur proche donne à la phrase des allures de menaces.

Les oraux de l'agrégation, j'en garde un souvenir très mitigé. J'étais stressée, bien sûr, mais d'un stress stimulant et non paralysant. J'avais mis mes grands talons, ma jupe crayon et mon maquillage, pour me donner de la force. C'est comme ça que je me sens bien. Je tire mon sujet, je le prépare pendant six heures, puis un appariteur me guide jusqu'à cette petite salle dans laquelle se trouve mon jury. Pour chaque épreuve, le jury était différent, mais en réalité, il était toujours le même : quatre hommes blancs de plus de cinquante ans. Et puis, je parle, pendant trente ou quarante minutes, ils m'écoutent vaguement, griffonnent sur des papiers, soupirent, se lèvent parfois, s'étirent, lèvent les yeux au ciel, puis ils m'interrogent et me congédient. Bon. Difficile de se faire une idée de ma performance, encore moins de ma note. Ma mère qui m'accompagnait est à deux doigts de les sermonner. Un mois plus tard, j'ai les résultats. C'est raté.

Dès le lendemain, je suis allée acheter les livres au programme pour l'année à venir. Il fallait recommencer, mais ça ne me faisait pas peur. À vrai dire, je savais que la prochaine serait la bonne. J'en étais même certaine. Dix mois plus tard, je me retrouve à Paris à l'oral. Cette fois, j'ai opté pour un pantalon, des chaussures plates et des lunettes car mes profs m'ont bien fait comprendre que mon physique pouvait renvoyer une image en inadéquation avec le prestige de ce concours. Outch ! Très bien, je m'adapte, je me sou mets. On détruira le patriarcat plus tard. Pour l'heure, je dois juste réussir. Et je réussis. J'ai attaché mes cheveux, ça donne un air plus sérieux, paraît-il. Je suis lucide, pourtant : cette année, j'ai beaucoup moins travaillé. Entre ma rupture amoureuse et mon *coming-out*, j'ai surtout passé le plus clair de mon temps dans mon lit, à me sentir profondément vide, et à lire Bonnefoy – c'était *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* – qui était au programme et que j'ai dû lire une vingtaine de fois

cette année-là. Si j'ai le concours, je me fais la promesse d'écrire à Monsieur Bonnefoy, de le remercier, de lui exprimer mon bonheur d'avoir pu lire et comprendre – du moins, en partie – ce recueil. Pour les autres œuvres, bon... je les avais lues deux fois chacune, oui, mais mon travail avait été beaucoup moins intensif que la première année. Je n'y arrivais pas, je manquais de force. Alors, le lit, et les soupirs, et Bonnefoy qui m'accompagnait. Je suis donc à l'oral, pour l'épreuve la plus importante : la fameuse leçon, coefficient 13. J'avais eu 5 l'année précédente ; si j'avais eu 9, ça serait passé. Là, je sais que cette épreuve est déterminante. Je sais aussi que le tirage sera bon, que j'aurai de la chance. Je pioche : « Le temps chez Bonnefoy ». J'expire de soulagement. L'appariteur me guide jusqu'à la salle de préparation. Le temps du trajet – environ une minute –, mon plan est déjà clair dans mon esprit. Je prends place, et je prépare, et je me fais plaisir. Ce livre, je le connais par cœur ; de la poésie, j'en ai lu beaucoup, et cette année-là, j'en ai même écrit.

Devant le jury, je m'installe, essayant d'assumer fièrement mon mètre soixante-trois – ces chaussures sont décidément beaucoup trop plates. Je souris, pour avoir l'air détendu, mais pas trop, pour ne pas paraître écervelée. Les quatre messieurs me regardent à peine. Je commence.

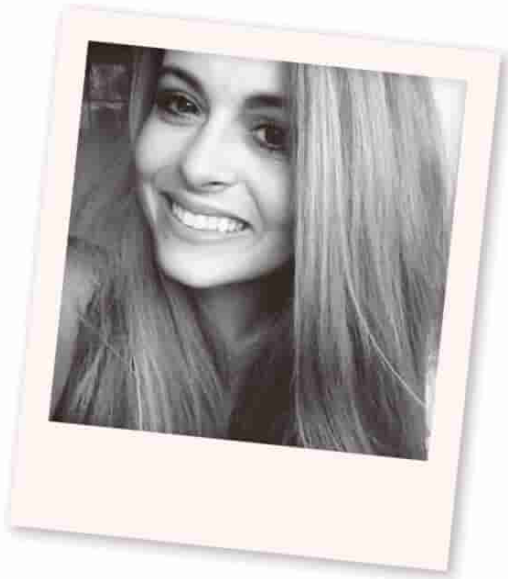
**Ce que je raconte me passionne
réellement, si bien que je ne consulte
presque pas ma feuille ; je déclame le
texte sans même ouvrir l'exemplaire du
livre qui est à ma disposition, je connais
même de tête les pages correspondantes.**

Ils ne remarquent pas trop : les assis ont les yeux rivés sur leur feuille. À un moment donné, je fais un parallèle avec un poème de Michaux, qui est, aujourd'hui encore, mon poème préféré. L'exemplaire de Michaux, en revanche, nous ne l'avions pas en salle de préparation. Je le cite donc, de tête, en les fixant droit dans les crânes. Puis, au bout de quelques vers, les crânes se lèvent. Ça y est, les quatre me regardent enfin. Imperturbable, je continue à citer mon poème sur une dizaine de vers, sans bégayer. Ils ont arrêté d'écrire. Ils s'adressent de légers coups d'œil et retournent à leurs papiers. Est-ce qu'ils ont détesté ou est-ce que je les ai impressionnés ? Je penche pour la deuxième hypothèse, mais je reste méfiante et prudente – je me souviens que j'ai eu 5/20 l'année passée. Alors, je poursuis et je conclus. Au moment de l'entretien, je passe un bon moment, je dialogue avec des spécialistes sur une œuvre qui me passionne. Je sors. Je me sens étrangement bien. J'ai aimé parler. Et j'ai l'impression de l'avoir assez bien fait. J'ai eu 18/20.



C'est le 1^{er} juillet 2016. Je viens de prendre connaissance de ma note. Je dois écrire à Bonnefoy. Alors, je commence déjà à formuler quelques phrases dans ma tête. Et puis, l'information me parvient. Une notification, je crois, ou le message d'un ami... je ne sais plus. Mais Bonnefoy est mort. Là, ce jour-là.

Je ne lui écrirai jamais.



Chapitre 4

Je suis devenue adulte et il a fallu
parler pour de bon

Ce fut l'éveil

J'ai commencé à enseigner à l'université en tant que chargée de TD en langue et littérature médiévale, en parallèle de mon doctorat. C'est là que j'ai véritablement appris à poser ma parole, à ne plus la laisser s'éparpiller. J'avais désormais un public devant lequel m'exprimer, et un public de jeunes adultes, déjà plus ou moins initié·es à la littérature et à la langue française. Au départ, le non-verbal a joué un rôle très important dans mon appropriation du langage universitaire. J'avais 23 ans lors de mon premier cours. Mes étudiant·es en avaient 19. Je m'imposais, dans un premier temps, un visage fermé et l'absence de tout sourire pour être prise au sérieux. Mes homologues masculins n'avaient pas besoin de cela. S'ils étaient souriants, ils étaient juste jeunes et cools. Moi, j'aurais été jeunette et peu crédible.

Et puis, il y a eu le mouvement #MeToo. Des femmes, de plus en plus nombreuses, ont pris la parole sur les agressions sexuelles qu'elles avaient subies. L'indignation, puis le doute. Elles sont devenues si nombreuses qu'on ne les croyait plus. Des femmes célèbres ont fait entendre leurs voix, mais aussi des inconnues, sur les réseaux sociaux. Elles ont pris le temps de relater, souvent avec précision, ces scènes glaçantes. Elles ont réussi à mettre des mots, à prononcer ces mots imprononçables, et à revivre, l'espace de quelques lignes, le traumatisme. J'étais abasourdie devant ces récits et devant le nombre de témoignages qui défilaient sous mes yeux

chaque jour. Je prenais conscience de ma chance de n'avoir jamais eu à subir cela.

La parole de ces femmes (et de ces hommes) venait de changer quelque chose en moi.

Ce fut l'éveil. La véritable prise de conscience féministe, elle a commencé à ce moment-là.

DES CHAROS & DES LETTRES

« Quand, avec ta copine,
vous utilisez un gode-
ceinture, c'est laquelle
qui se la prend ? »

→ Quand, avec ta copine,

Le poème s'ouvre sur une structure digne des plus grands. Baudelaire lui-même n'a-t-il pas commencé son poème « Parfum exotique » par « Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne » ? Ici, le poète pose le cadre. Il imagine son interlocutrice avec sa bien-aimée.

→ vous utilisez un gode-ceinture,

La rêverie poétique va plus loin en introduisant dans le décor intime un accessoire bien connu : « le gode-ceinture ». Le poète imagine ici une pratique sexuelle entre les deux femmes, bien qu'il ne sache rien de l'une ni de l'autre. Ce n'est pas un « si » mais un « quand » : il ne suppose pas, il affirme, car le poète est savant, et il sait tout, et voit tout.

→ c'est laquelle qui se la prend ?

Dans le dernier vers, qui représente l'acmé poétique du poème, la double **allitération** de la sifflante [s] et de la liquide [l] marque la douce affection du poète face aux deux femmes. L'interrogative prend ici tout son sens. Le poète cherche à en savoir plus sur les

rapports sexuels de ces deux femmes, en toute innocence. Enfin, le poète opère ici un glissement : le « gode » devient féminin dans la deuxième partie de la question, ce qui en dit long sur le mot que le poète a en tête.

Pistes d'interprétation

Les pratiques sexuelles des lesbiennes sont un sujet qui suscite aussi bien la curiosité que la méfiance. Pouvons-nous réellement considérer un rapport sans pénis comme un véritable rapport sexuel ? s'interrogent les non-initié·es. Se pourrait-il que ces étranges femmes, proches des sorcières, soient satisfaites de quelques caresses innocentes ? Qu'il soit édulcoré ou totalement fantasmé à travers la représentation qui en est faite dans les films pornographiques, le sexe lesbien reste un grand inconnu aux yeux des femmes hétérosexuelles et des hommes. Alors, gardons le mystère, et gardez vos questions. Chut ! C'est un secret bien gardé, dont seules les saphiques sorcières ont la clé.

Le nuage gris est revenu. Et j'ai bu beaucoup d'alcool pour essayer de le chasser. J'avais même l'impression que ça marchait, parfois.

À cette époque, l'anxiété sociale a pris une dimension bien plus considérable. Les interactions me tétanisaient tant j'avais horreur du vide, des banalités, ou pire, de ressentir la gêne de l'autre. Un ou deux jours par semaine, je devais nécessairement sortir de chez moi deux ou trois heures, pour aller enseigner à l'université. Au claquement de la porte derrière moi, c'était le commencement : il fallait braver la rue, la lumière, les bruits... et puis les gens, surtout les gens. C'est l'étourdissement.

L'impression de planer, la poitrine compressée, la vision embrumée et l'ouïe totalement décuplée. L'envie de crier sur les couleurs. Pourquoi est-ce que rien ne me laisse tranquille ?

Ma parole était hachée, grésillante. Il me semblait que parfois, je sentais mon cœur trembler.

Souvent, je rentrais chez moi, je retrouvais mes couvertures, ma meilleure amie, Lilly, et mon vin, et je n'en sortais plus jusqu'à la semaine suivante.

Un jour, alors que je lisais le témoignage d'une énième femme, c'est revenu. Ça m'a assailli. Ça m'a ramenée cinq ans plus tôt et ça a été d'une extrême violence. Sur ce souvenir que j'avais et que je pensais connaître se sont greffés quelques « détails » qui, jusqu'à ce jour, étaient restés endormis, comme moi, cette nuit-là, endormie. Mais le sommeil s'achève quand on vient nous brusquer. Comme il l'a fait, lui. Comme l'a fait ce complément de souvenir, qui m'a arrachée brutalement à ce sommeil, dans lequel j'aurais sans doute préféré rester.

Au début, j'ai pensé que ce nouveau souvenir était une invention, une fantaisie issue de mon imagination. Mais il s'est précisé, jour après jour. C'est devenu assez limpide même.

Quelques jours plus tard, j'ai moi aussi fait ce snap : mon visage et le #MeToo.

Le paragraphe précédent, j'appréhendais de l'écrire depuis des semaines. J'avais même fini par me dire qu'après tout, il n'était pas nécessaire, et que si je ne voulais ou ne pouvais pas l'écrire, je n'avais pas à le faire.

Mais le miracle de l'écrit a une fois de plus été opéré, il faut croire. Les mots se sont enchaînés très facilement, et c'est venu tout seul, en fait. Sûrement parce qu'aujourd'hui, j'ai moins de colère. D'ailleurs, cet épisode infâme – « grâce » à l'amnésie sans doute – n'a jamais vraiment alourdi le gros nuage gris. Ce gros nuage était déjà là, et il a continué sa route. Ça ne rend pas l'agression moins horrible, ni moins inacceptable. En revanche, j'ai compris que je n'avais pas été épargnée, comme je l'avais toujours cru.

J'ai compris que ça arrivait à tout le monde, tout simplement. Et cette conscience de ma vulnérabilité a réveillé en moi la révolte.

Qui sont ces gens qui peuvent répondre au téléphone sans sourciller ? Je veux dire, même quand il s'agit de numéros inconnus.

Aux premières notes de la sonnerie, mon cœur s'accélère. Même quand il n'y a pas de sonnerie, et que l'écran noir apparaît, avec le numéro écrit en blanc, mon cœur s'accélère, et puis ce sont mille questions : « Qui est-ce ? Pourquoi ? J'ai peut-être fait une bêtise ? J'ai mal rempli ma déclaration d'impôts ? » L'angoisse me paralyse et il m'est impossible de décrocher.

Quand je m'apprête à écouter le message vocal qui a été laissé : la sueur.

J'ai commencé à m'amuser avec l'éloquence

Pendant ma thèse, qui est actuellement en pause, j'ai eu la chance d'être sous la tutelle d'une femme incroyable, qui avait été ma professeure à l'université, quand je préparais l'agrégation. Elle m'impressionnait d'abord par son savoir. Dans sa discipline, à savoir la langue et la littérature médiévales, elle me semblait omnisciente. J'appréciais beaucoup sa rigueur, son discours souvent sévère mais réaliste quant aux attentes du concours. Elle nous demandait beaucoup d'autodiscipline, de la régularité, et même des sacrifices. Notre année de préparation devait primer sur tout le reste : « Ce n'est pas le moment pour une rupture amoureuse ni pour un début de relation », nous avait-elle prévenu·es. Beaucoup d'étudiant·es la trouvaient trop dure, ils trouvaient son discours exagéré. Certain·es s'amusaient de son air absorbé, et la pensaient irrationnelle et rêveuse. Moi, j'appelais ça de la passion. Et au contraire, je la trouvais très juste. De tous·tes nos formateur·ices, elle semblait celle qui avait la vision la plus pragmatique, la plus vraie de ce satané concours. J'ai décidé de lui faire confiance. Elle avait été dans le jury pendant des années ; écouter ses conseils me semblait une évidence. Je ne comprenais pas les étudiant·es qui considéraient que ses précieux cours étaient dispensables. J'avais l'impression d'être une sportive de haut niveau qui suivait un entraînement intensif, avant un championnat du monde. Et je dois dire qu'avec cette femme comme coach, c'était très galvanisant. Une fois le concours en poche, j'ai voulu continuer à travailler avec elle, alors j'ai décidé de faire ma thèse dans sa discipline. Elle n'a jamais su que les choses s'étaient faites dans cet ordre-là dans ma tête.

Quand elle est devenue ma directrice de thèse, je me suis mise à l'admirer pour d'autres raisons : son immense bienveillance, sa simplicité et sa grande humanité. Ce que j'avais suspecté s'est vérifié : elle est une personne très pragmatique et clairvoyante. Sa grande intelligence et son éloquence lui permettent d'obtenir à peu près tout ce qu'elle veut, et cela, elle me l'a souvent montré, et m'a donné de précieux conseils en ce sens : « Quand c'est comme cela, il suffit de sourire et de faire comme si vous n'aviez pas compris, la personne vous laisse tranquille, et se moquera peut-être de vous, mais au final, la gagnante, ce sera vous, car vous aurez obtenu gain de cause. » Ou encore au contraire : « Il ne faut pas hésiter à dire non avec force quand un collaborateur propose une idée qui vient dénaturer votre projet initial, dire non suffit amplement, à condition d'en expliquer clairement les raisons. »

**Il faudrait se figurer un mélange parfait
d'intelligence, d'éloquence, de
pragmatisme et de bienveillance afin de
se faire une image assez juste de cette
femme extraordinaire.**

Il y a cet homme que j'ai la chance d'avoir dans mon cercle proche. Quand il était adolescent, son parler n'était composé que d'injures ou autres vulgarités en tout genre. Mais, pour la plupart d'entre elles, elles étaient de son propre cru. Il avait ce talent d'inventer des expressions souvent crues et grossières, mais toujours très bien choisies, et surtout, incontestablement drôles. Dans son entourage d'ailleurs, nous étions nombreux·ses à nous les approprier.



Aujourd'hui, il est adulte, et je ne dirais pas que son parler s'est assagi, mais je dirais qu'il s'est canalisé. On retrouve dans son phrasé et dans certaines de ses intonations les marques de ce langage adolescent, mais il sait maintenant ne pas en faire l'intégralité de son discours. Il prend désormais le temps de choisir avec soin certaines de ces expressions (toujours plus inventives les unes que les autres) et de les diffuser, par-ci par-là, quand ça s'y prête, quand ça surprend. Ce qui était un non-choix et une façon de parler tout à fait naturelle et irréfléchie est devenu un parti pris rhétorique. Et ça fonctionne toujours très bien.

J'ai été amenée à faire des conférences lors de séminaires ou colloques, en France et à l'étranger. On se retrouve devant un public d'universitaires, on est assis à une table de laquelle surgissent quelques micros, et on doit parler d'un sujet, qu'on est censé bien connaître, souvent devant des gens qui le connaissent mieux que nous. C'est particulier, quand on y pense. On reste entre nous, on parle entre nous de sujets qui n'intéressent que nous, ou

du moins qui ne passeront pas la barrière de l'université. Longtemps, j'ai été fière de faire partie de ce milieu très fermé. Ça me faisait me sentir un peu spéciale, je crois. Aujourd'hui, je me demande si je ne m'épanouis pas davantage à avoir une parole plus largement publique. À vrai dire, ma réponse, je l'ai.

Je me souviens avoir dit à ma mère, avec enthousiasme : « Mon article va être publié dans une revue universitaire ! » Elle m'avait répondu, joyeuse : « Ah ! Je vais pouvoir l'acheter en librairie ! » Ma gaité s'était aussitôt évanouie. Les revues universitaires étaient imprimées à l'université, pour l'université. Je venais de comprendre que mon article serait lu par des gens cultivés et qu'il ne sortirait pas de cet entre-soi.

Lors d'une formation en Autriche, des doctorant·es m'apprennent, en rentrant du restaurant, qu'un colloque va avoir lieu à Los Angeles sur la thématique de l'« obscène ». Je me dis que je dois bien pouvoir me débrouiller pour lier mon sujet de thèse à cet axe de réflexion. Problème : ils m'annoncent également qu'un·e seul·e étudiant·e sera retenu·e dans toute la France, et que la date limite pour candidater est « ce soir, minuit ». Sur ma montre, il est 23 h 10. C'est jouable. Je m'installe confortablement dans mon lit, et je commence à ouvrir un document pour préparer un petit synopsis qui doit résumer les enjeux de ma communication. Je pense à une œuvre de Christine de Pisan qui pourrait sûrement se prêter à l'exercice. Problème : je ne l'ai jamais lue. Alors, je fais deux, trois recherches, je bricole un texte, et surtout, je soigne la forme, en utilisant des formules qui plaisent aux universitaires. On n'est pas très loin du pastiche, et je m'étonne d'ailleurs de maîtriser aussi bien les codes standardisés du langage universitaire. De toute façon, il est trop tard pour avoir de la matière : cette œuvre, je n'en sais presque rien, je viens d'en lire un résumé sur Wikipédia.

En vingt minutes, je mise sur l'esbroufe, je m'amuse avec l'éloquence, je ris de la situation et j'aboutis à ce texte, que j'envoie à 23 h 45 :

L'obscène à l'épreuve
de la transgression du genre :
l'exemplaire féminin dans
La Cité des dames
de Christine de Pisan

« Exemplaire » et « obscène », deux termes qui semblent s'opposer et qui pourtant ne peuvent être envisagés l'un sans l'autre lorsqu'est abordée la question de la transgression des normes genrées. En effet, n'est-elle pas toujours obscène, celle qui défie les codes de la féminité, celle qui s'écarte de ce que la société – patriarcale – attend d'elle ? C'est justement de ce scandale que naissent la singularité et l'exemplarité des femmes dépeintes dans *La Cité des dames* de Christine de Pisan. Souhaitant rendre justice à ces dames du passé et les prendre en modèles, l'autrice dresse dans ce récit un défilé d'héroïnes plus remarquables les unes des autres, afin de réfuter l'argument misogyne des plus grands auteurs antiques et médiévaux d'une supposée infériorité naturelle des femmes. Elle dépasse donc la simple binarité éloge/blâme pour se faire véritable aiguillon à l'*empowerment* féminin de l'époque.

Il s'agira donc de voir comment l'obscénité de ces femmes et de leurs corps transgressifs vient bousculer les certitudes admises par les auteurs misogynes antiques et médiévaux, tout en redonnant le pouvoir aux femmes, qu'elles soient les personnages ou les lectrices du récit. Mais il s'agira également de comprendre comment Christine de Pisan, par son geste scriptural même et son érudition ostentatoire, incarne cette obscénité féminine exemplaire, au point que la postérité, ne pouvant se résoudre à admettre l'existence d'une

femme si instruite, ait pu attribuer à ce récit une paternité masculine.

Ouf ! Ça sonne bien. Je ricane intérieurement. Si ça passe, ça serait la plus grosse arnaque du siècle.

Dix minutes après, je reçois une réponse. L'organisateur ne dort toujours pas, me dit que ma demande va être étudiée, et que ma proposition lui paraît fort intéressante.

Quelques jours après, j'ai eu la réponse, et trois mois plus tard, je m'envolais pour Los Angeles.

Commissariat. Parce que malgré les « ça ne sert à rien, ils ne feront rien », on a voulu parler. Et cette fois, je l'ai fait. Nous sommes à l'accueil, d'autres personnes attendent derrière nous.

— Bonjour, c'est pour ?

— On aimerait déposer plainte pour tentative d'agression sexuelle, s'il vous plaît.

— Vous savez ce que c'est, une « agression sexuelle » ? me répond-elle en levant les yeux au ciel.

Je la regarde, incrédule, et là, les mots s'enchaînent :

— Je sais très bien ce que c'est, merci.
Vous attendez quoi ? Que je vous raconte
en détail ce qu'il s'est passé, là, devant tout
le monde ? Ça sera une assez bonne
preuve ? Maintenant, je vais arrêter de vous
parler et voir une personne compétente.

Elle a bégayé quelques mots et nous a invitées à rejoindre sa collègue.

Nous avons pu déposer une main courante.

Je suis devenue adulte et il a fallu parler pour de bon. J'ai fini par aller voir un psychiatre. Poser des mots sur des choses que je ne dis ni n'écris jamais, pas même ici. J'ai vécu ça comme un exercice. J'avais mis des années à me décider, et en fait, c'était facile. Parler m'était facile. Tout ce que je disais, je l'avais tellement pensé auparavant, ressassé, répété intérieurement, qu'il me suffisait d'en sortir la version finale, après cette multitude de brouillons intérieurs. J'ai eu plusieurs diagnostics, qui m'ont aidée. Je ne crois pas qu'avoir un mot pour nous définir nous enferme. Que ce soit pour notre santé, notre orientation romantique, notre identité de genre, je ne crois pas que les mots soient des « cases », comme se plaît à le répéter le discours dominant actuel. Les mots ne sont pas des cases.

Les mots n'enferment pas, ils libèrent. Ils nous montrent que nous ne sommes pas seul·es, et que, si nous sommes fous et

folles, après tout, ce n'est pas si grave, et que nous méritons le bonheur. Les mots de ces diagnostics nous montrent que nous existons, et c'est déjà beaucoup.

En grandissant, j'ai tâché de comprendre pourquoi j'avais tant méprisé les filles durant toute mon adolescence. J'ai fini par comprendre ce gouffre dans nos éducations. Aujourd'hui, certaines de mes amies me confient que depuis toujours, elles ont vu leurs mères être humiliées et maltraitées par les hommes, elles ont entendu leurs mères leur dire « oh tu sais, une petite claque, c'est pas très grave » ou encore « les hommes trompent, c'est comme ça, il faut pardonner », ou juste se taire. La mienne ne se tait jamais. Elle me répète depuis l'enfance que je suis une reine, que je dois chercher l'indépendance tant financière qu'affective, que je n'ai pas besoin d'un homme, et qu'aucun ne me mérite. Radical, pour mes sœurs comme pour moi. Elle voulait des filles, elle en a eu trois, elle les a chéries de toutes ses forces et leur a insufflé cette énergie dévorante de puissance.

Paradoxalement, cette éducation m'avait rendue misogyne parce que je ne comprenais pas le manque de confiance de mes consœurs, leur discrétion, leur humilité et leur tendance à se considérer les unes les autres comme des rivales. Aujourd'hui, je sais que leurs mères ont fait de leur mieux et que la société a fait le reste.

Deux de mes étudiants m'ont déjà dit qu'ils ne me respecteraient pas, ni moi ni mes cours, parce que j'étais une jeune femme.





« Mais dis-moi ? T'as
un nouveau soutif ?
Tes seins ont pas la même
forme que d'habitude ! »

(à sa collègue)

→ Mais dis-moi !

Le poète interpelle ici sa collègue par une formule impérative, précédée de la **conjonction de coordination** « mais », qui marque l'étonnement, la prise de conscience soudaine d'une anomalie ou, ici particulièrement, d'un changement.

→ T'as un nouveau soutif ?

Après cette rapide *captatio benevolentiae*, le poète ne tarde pas à entrer dans le vif du sujet avec une phrase **interrogative directe**. La phrase est simple et ne s'encombre pas de fioritures : **sujet – verbe – complément d'objet direct**. Le poète veut s'assurer d'être compris tout en montrant qu'il sait être attentif au corps de la jeune femme. Ce vers révèle le pouvoir des mots : ici, le poète parvient à s'immiscer sous les vêtements de son interlocutrice.

→ Tes seins n'ont pas la même forme que d'habitude !

Le discours est organisé de façon rigoureuse, puisque la troisième étape vient développer la question précédente, qui venait elle-même expliciter l'**apostrophe** initiale. On remarque également, d'un point de vue **rythmique**, que les phrases sont de plus en plus longues, marquant ainsi le changement d'état du poète, de la surprise à l'explicitation. La mention de « tes seins » illustre une fois de plus l'aisance du poète, pour ne pas dire sa brutalité, qui ne craint pas de nommer les choses telles qu'elles sont. C'est ici par son **audace verbale** que ce virtuose des mots démontre et rend palpable l'étendue de son talent. La **locution adverbiale** « d'habitude » démontre que le poète ne s'est jamais privé de contempler la poitrine de sa collègue, à tel point qu'il semble en connaître les moindres détails.

Pistes d'interprétation

Nous avons ici un bel exemple de ce que je nommerai un poète-roi, autrement dit un poète qui a les pleins pouvoirs et qui peut tout dire, n'importe quand, à n'importe qui (mais surtout aux femmes). Ces poètes pullulent d'ailleurs actuellement sur les réseaux sociaux, lieu privilégié de la libération des avis non sollicités. Ici, la curiosité du poète inquisiteur est piquée, si bien qu'il interroge sa collègue sur les sous-vêtements qu'elle porte. Il lève ainsi le sentiment de pudeur souvent associé aux seins, en cherchant à montrer qu'il s'agit d'un sujet comme un autre et que s'enquérir de ce qu'il se cache sous les vêtements des autres n'affecte que les pudibonds... à moins qu'il ne cherche qu'à la mettre mal à l'aise avec une question aussi crue que déplacée.

Et chez les « vrais » poètes ?

Ce fantasme autour du dévoilement du sein n'est pas neuf : depuis des siècles, les poètes s'y sont frotté... la plume. Le genre du blason est, à ce titre, assez exemplaire. C'est un genre poétique qui consiste en l'éloge d'une partie du corps féminin. La femme décrite disparaît alors au profit de ses yeux, sa chevelure... ou ses seins, visibles ou fantasmés, sous le voile du vêtement.

En 1535, dans ses *Épigrammes*, Clément Marot écrit le blason « Du Beau Tétin » :

*Tétin refait, plus blanc qu'un œuf,
Tétin de satin blanc tout neuf,*

*Toi qui fais honte à la rose
Tétin plus beau que nulle chose,
Tétin dur, non pas tétin voire
Mais petite boule d'ivoire
Au milieu duquel est assise
Une fraise ou une cerise
Que nul ne voit, ne touche aussi,
Mais je gage qu'il en est ainsi. [...]
Quand on te voit, il vient à maints
Une envie dedans les mains
De te tâter, de te tenir :
Mais il se faut bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendrait une autre envie.*

Notre Clément Charo, dans une **allitération** entêtante en [t], exprime son obsession pour ce sein, qu'il n'hésite pas à **sexualiser** explicitement à la fin de l'extrait. Son envie irrépressible de « tâter » le « tétin » est précédée d'une **association** à un autre sens : le goût. Le téton devient « fraise » et « cerise ». Mais le poète affirme le caractère sacré du sein, qui ne peut être vu ni touché. Par chance, il exprime la nécessité de réprimer ses pulsions, non pas par respect pour la dame et son consentement, mais pour éviter d'en vouloir davantage.

POINTS CHARO
17/20

Je parle à des ados. Je n'aurais jamais pensé que ça puisse autant me plaire et me stimuler de les avoir comme auditoire. Jusqu'alors, je n'avais d'yeux que pour l'université... mais ce public d'adolescent·es a fini par me convaincre que ma parole pouvait avoir une certaine utilité. Leur parole est souvent dispersée, et mon travail est d'y mettre de l'ordre, tout en les laissant exprimer leurs premiers jets librement. On parle mal, et puis on ajuste. Mais on ne bride pas, on ne censure pas. Dans un premier temps, on dit, et puis on reformule, on retravaille, et on est fier ensuite de se lire ou de s'écouter et de constater le progrès. Des choses à dire, iels en ont. Il faut simplement leur apprendre à les dire. Pas nécessairement d'une façon qui soit belle ou élégante, mais d'une façon qui soit efficace. Mon travail aujourd'hui, c'est de faire en sorte que ces petit·es humain·es parviennent à se faire comprendre et à se défendre, face aux injustices, aux fausses accusations, ou encore aux discriminations. J'aimerais qu'iels soient capables de témoigner pour défendre autrui ou pour dénoncer. J'aimerais qu'iels sachent avoir le sens de l'humour, qu'iels puissent exprimer leurs émotions, leurs désaccords, leurs souhaits. J'aimerais qu'iels sachent parler, et qu'ainsi, la vie leur soit un peu plus douce.

Les mots sont peut-être la forme de liberté la plus pure qui nous soit donnée. Concrètement, nous pouvons tout dire, tout écrire, même des choses qui ne veulent rien dire. Nous pouvons inventer des mots. Nous pouvons même dire des horreurs, dépasser le cadre des règles morales ou même de la loi, à condition de ne pas nous faire prendre. Souvenez-vous, enfants, lorsque nous chuchotions des gros mots, à l'écart de tous·tes, ou en présence d'un·e unique camarade. Les mots interdits étaient justement ceux

que l'on s'autorisait, et en effet, rien, absolument rien n'aurait pu nous empêcher de les prononcer, pas même l'autorité parentale. Il nous suffit d'ouvrir la bouche et de les articuler. C'est fait. Et je suis sûre que nos Charos, aussi adultes soient-ils, n'oseraient d'ailleurs répéter le quart de ce qu'ils nous disent devant leurs aîné·es. La liberté offerte par le langage est infinie. C'est un espace immense de possibilités. Le reste n'est que choix. Notre façon bien à nous, singulière, de nous exprimer résulte de nos choix. On choisit tel mot, telle expression, on y ajoute une intonation, et puis on s'approprie tous ces éléments, ils font corps avec nous, et nous y voilà : on parle et les autres nous reconnaissent dans cette façon de parler si particulière.

En France, on brandit souvent l'argument de la « liberté d'expression » pour se permettre d'absolument tout dire. Je peux bien te dire que tu es trop grosse et que tu devrais éviter les crop-tops, je peux bien te dire que tu danses mal et que tu devrais t'abstenir, je peux bien te dire que tu élèves mal ton enfant, parce que « liberté d'expression ». Si nous vivons dans un pays où, en effet, la parole est relativement libre, cela ne signifie pas qu'il faille donner son avis sur absolument tout, dans toutes les situations du quotidien.

La liberté d'expression n'est pas une obligation d'expression. Ce n'est pas parce que tu as le droit de le dire que tu dois le dire. Les mots nous bousculent, nous heurtent et nous blessent. Nous avons tous·tes en mémoire, ineffaçables, des phrases, des mots que d'autres nous

ont dits, et qui nous ont marqués,
positivement comme négativement.

Cela montre bien que les mots, ces milliards de petites entités, ont un impact sur l'autre. Cela nous apprend que les mots, ces milliards de petites entités, nous nous devons de les choisir avec soin, et qu'il est temps de prendre conscience de notre responsabilité en tant que sujets parlants. C'est parce que les mots sont sans doute la forme de liberté la plus pure qui nous soit donnée que nous devons les manier avec précaution. Et j'aime trop notre langue et sa richesse pour lui faire l'affront de la penser incapable d'exprimer les choses avec bienveillance.

Un jour, une collègue me parle d'un élève qui lui a manqué de respect. L'épisode est bref et simple : il est arrivé avec vingt minutes de retard, comme souvent. Elle a ouvert la porte, mais a refusé de le laisser entrer, en restant sur le pas de la porte. Il s'est approché d'elle, en la surplombant de toute sa hauteur, pour l'intimider. Par réflexe, elle a mis ses mains devant elle, pour l'empêcher de s'approcher davantage. Il l'a poussée. Cette scène, ils l'ont bel et bien vécue tous les deux. Cependant, dans la lettre d'excuses qu'il a dû écrire ensuite, son compte-rendu à lui est incompréhensible.

La collègue me tend la lettre. J'en parcours les lignes, sans parvenir à y retrouver la scène qu'elle vient de me narrer. Il n'a pas su retranscrire cette succession de faits et de gestes pourtant très simples.

« Je suis désolée pour toi, mais je crois
que je suis encore plus désolée pour

lui. »

Cet épisode, je le crois, a eu un réel impact dans ma façon de concevoir mon métier, et la parole plus généralement. J'ai ressenti un profond malaise devant cette lettre. Que deviendrait cet adolescent si un jour il était accusé à tort devant la justice, face à plus fort et plus armé que lui ? Comment ferait-il s'il était un jour le témoin d'un crime, et qu'il devait relater les faits dans un commissariat ? Comment s'y prendra-t-il pour exprimer ses sentiments à la personne qu'il aimera ? Comment dira-t-il sa peine, sa peur, sa colère, s'il n'a pas les mots ?

Souvent, ça m'amuse beaucoup de me dire qu'aujourd'hui, j'ai deux métiers, et que dans ces deux métiers, je suis payée pour parler. En y réfléchissant, je me dis que c'est sans doute ce que je fais de mieux. Comme le dit mon amie Lilly : « Si tu es doué·e pour quelque chose, ne le fais pas gratuitement. » Je parle et j'aime beaucoup parler, et j'ai enfin l'impression d'avoir trouvé un domaine dans lequel je suis douée. Sur les réseaux, des centaines de milliers de personnes aiment m'écouter parler, de la langue française, mais aussi d'autres sujets. Je sais que j'ai une certaine facilité à manier les mots, à faire rire, à débusquer des contradictions, à répondre aux messages haineux, mais aujourd'hui encore, je reste toujours un peu stupéfaite, et un peu fière, et totalement ravie quand je reçois des messages qui complimentent mon éloquence. On peut se dire que c'est une qualité très accessoire. Ça ne fait pas de nous quelqu'un de bien, ça, c'est certain. Mais j'avais besoin de savoir que je savais faire quelque chose, que moi aussi, j'avais, peut-être, un certain « talent ». C'est amusant de remarquer que quand j'étais enfant, c'était justement sur ce même point qu'on me complimentait, comme si rien n'avait changé, finalement.



Est-ce que ça voulait dire que j'avais toujours su parler ? Sans doute, dans une certaine mesure. J'ai toujours eu cette facilité et cet intérêt pour le langage. J'ai simplement creusé cette piste parce que je me suis toujours sentie bien dans ce grand bain des mots. Ça n'était pas contraignant d'apprendre, c'était simplement la suite logique des choses, c'était ma façon naturelle de grandir et de m'épanouir. J'ai creusé cette piste comme une compositrice aurait creusé celle de la musique depuis son plus jeune âge.



Je n'aime pas dire que je suis une « femme forte » car ça suppose que les femmes, par essence, ne le sont pas. D'ailleurs, quand une expression n'a pas d'équivalent masculin, j'évite de l'utiliser, sauf de façon ironique. Il n'en reste pas moins que je pense être aujourd'hui une personne affirmée. Je n'ai plus peur de parler. J'arrive à dire les choses presque chaque fois que j'en ressens l'envie. Il me semble que j'arrive à exprimer mon mécontentement tout en restant bienveillante, quand je pense que c'est

nécessaire. Je sais aussi l'exprimer avec beaucoup moins de patience, quand je veux que ma lassitude soit comprise par la personne en face.

En fait, j'ai l'impression que chaque fois que je parle ou presque, aujourd'hui, ma parole atteint son but, et ça, c'est déjà beaucoup.

Sur les réseaux sociaux, je parle. Je parle à des centaines de milliers de personnes que je ne connais pas. Je leur apprends des choses, paraît-il, je les aide, je leur fais du bien, paraît-il. C'est assez déstabilisant de recevoir des milliers de messages d'inconnu·es qui nous remercient de faire ce qu'on fait. Je n'avais pas conscience de l'impact que je pouvais avoir, juste en ouvrant la bouche. J'avais fini par penser, comme le discours dominant, que les réseaux étaient des espaces de divertissements frivoles, où pullule la haine des autres qui entraîne la haine de soi. Si cette affirmation n'est pas totalement fausse, elle est très loin d'être totalement vraie. L'algorithme TikTok s'adapte à nos goûts et nous propose les contenus sur lesquels nous avons eu l'habitude de nous attarder précédemment. On pourrait alors dire que sur cette plateforme, on a les contenus qu'on mérite, d'une certaine manière. Bien sûr, il y a aussi une part de flou et de hasard, qui fait que certaines vidéos se retrouvent sous nos yeux alors qu'elles ne nous intéressent pas le moins du monde.

Mais les réseaux sont et restent des lieux de parole publique, ils sont notre agora contemporaine. Tout le monde a le droit à la parole, pour le meilleur et pour le pire.

Celles et ceux qu'on n'a jamais
écouté·es, les oublié·es, les isolé·es, les
oppressé·es peuvent désormais faire
entendre leur voix.



J'ai commencé à utiliser cette plateforme à une époque où ma parole était déjà assez efficace, mais pourtant, je n'ai pas parlé tout de suite. J'ai d'abord repris des *trends*, en me contentant de timides *lipsync*, parce que parler, c'est plus dur, et surtout, je voyais peu de personnes le faire. Mes abonné·es ont commencé à me poser des questions, et la fonctionnalité « répondre en vidéo » a fait sa grande apparition, alors je me suis lancée, et ça m'a plu, et ça a plu.

Après six mois à m'adresser quotidiennement à ces personnes, j'avais déjà réellement gagné en confiance en moi. Je l'ai senti. Le simple fait de

parler, de m'exprimer et d'avoir une parole agissante, qui a un impact sur un auditoire, m'a donné beaucoup de force.

« Sale gouine. »

« Je déteste cette meuf. »

« La pendaison est une mort pas assez violente pour elle. »

« Horrible, le maquillage. »

« Elle raconte que des conneries. »

« Remets ton rouge à lèvres de d'habitude. »

« Explique. »

...

C'est donc cela la liberté d'expression en France, et ceux qui m'écrivent ça s'en défendent d'ailleurs en brandissant cet argument. C'est lui faire bien peu d'honneur. C'est la rabaisser à ce qu'elle n'a jamais voulu être : la malveillance, la vulgarité, la bêtise aussi. Je ne crois pas que ce sont là les raisons pour lesquelles nos ancêtres se sont battu·es, parfois jusqu'à la mort.

On me demande souvent comment je réagis face à ces commentaires.

Je ne les lis plus.



DES CHAROS & DES LETTRES

« Hey, à moi aussi
tu me donnes le sein ?
Y a bien assez pour deux ! »

→ Hey,

L'**interjection** « hey » permet d'apostropher l'interlocutrice, qui en devient une malgré elle.

→ à moi aussi tu me donnes le sein ?

Nous avons là un très beau **décasyllabe**, avec le **complément d'objet second** « à moi », placé en tête de vers. Cela permet de marquer l'empressement, pour ne pas dire le caprice du poète, qui se compare ici à un enfant. De surcroît, l'**adverbe** « aussi » tend à placer sur un pied d'égalité le poète et l'enfant dans la poussette.

→ Y a bien assez pour deux !

Ici, le poète exprime une sorte de fausse jalousie envers l'enfant qui, ce chenapan, lui aurait dérobé son lait maternel.

En quelques mots, nous voyons donc que le poète a réussi, de façon subtile, à sexualiser l'allaitement.

Pistes d'interprétation

Notre poète est ici pris en flagrant délit de **fétichisation** de la jeune maman et **sexualisation** de l'allaitement.

« Fétichisme » vient du mot « fétiche » (*facticius* en latin : factice), qui désigne un objet de culte, une amulette, et par extension, tout **objet** auquel on attribue une propriété, un pouvoir. Mais au XIX^e siècle, ce mot est devenu, en psychologie, une **partie du corps** ou une caractéristique qui attise l'**excitation**, le désir sexuel. Puisque ce mot désigne étymologiquement un « objet », la fétichisation serait donc une forme d'**objectification** : le désir ne porte pas sur la personne, mais sur l'un de ses attributs.

Le poète, sous l'emprise de son désir incontrôlable, semble faire ici un raccourci simpliste. Il fait de l'**allaitement** une étape obligatoire et systématique de la **maternité**, car – précisons-le – la femme apostrophée n'est pas ici en train d'allaiter. Nous savons aujourd'hui qu'une femme sur trois n'allaita pas en France (source : La Lèche League). Mais il va plus loin : il **sexualise** l'allaitement, dans une sorte de **désir régressif** de nutrition infantile, le tout sous fond d'inceste à peine camouflé.

Un point m'interroge tout particulièrement. Si l'enfant n'avait pas été présent, le poète n'aurait probablement pas adressé la parole à cette passante, ou du moins, il n'aurait pas mentionné son désir de s'abreuver à ses seins. La présence de l'enfant, dans la poussette, dans ce qu'elle incarne, a déclenché l'excitation sexuelle du poète. L'enfant devient ce que l'on nomme en sémiologie un « **signe** », c'est-à-dire que son existence renvoie, par association, à une certaine **image** ou **projection mentale** : la femme qui le promène doit être sa mère, elle a donc été enceinte, et a mené à bien sa grossesse, elle est désormais une jeune maman. Et puisque nous parlons de fétichisme, nous sommes en droit de nous demander : quel est véritablement l'objet ici ? L'être-mère ? Les seins ? L'enfant-signe ?

Et chez les « vrais » poètes ?

Dans son poème « Les Seins » (*L'Idole*, 1869), Albert Méral exprime lui aussi son envie de s'aboucher au sein d'une femme, dans un crescendo assez subtil :

*L'éclosion superbe et jeune de ses seins
Pour enchaîner mes yeux fleurit sur sa poitrine.
Tels deux astres jumeaux dans la clarté marine
Palpitent dévolus aux suprêmes desseins.*

*Vous contenez l'esprit loin des rêves malsains,
Nobles rondeurs, effroi de la pudeur chagrine !
Et c'est d'un trait pieux que mon doigt vous burine,
Lumineuses parmi la pourpre des coussins.*

Blanches sérénités de l'océan des formes,

*Quelquefois je vous veux, sous les muscles énormes,
Géantes et crevant le moule de mes mains.*

*Plus frêles, mesurant l'étreinte de ma lèvre,
Vers la succession des muets lendemains,
Conduisez lentement mon extase sans fièvre.*

Le sonnet s'ouvre sur le dévoilement des seins, sous les yeux du poète transi. Le motif du sein qui « palpite » est assez récurrent tant dans la poésie que dans le roman érotique. Néanmoins, il semble qu'aujourd'hui encore, aucune personne possédant des seins ne sache véritablement de quoi il s'agit. Albert est ici pris en flagrant délit de grande méconnaissance ou peut-être de délire fantasmatique au sujet de cette partie de l'anatomie à laquelle il dédie pourtant un sonnet. Aux yeux succèdent le doigt, dans le second quatrain. Il s'insurge de cette « pudeur » qui veut que les seins restent cachés. Il anticipe ainsi l'accusation de lubricité qui pourrait lui être faite, en accusant les autres de pudibond·es. Bien joué, Albert ! Ce sont les mains qui prennent le relais dans le premier tercet et c'est enfin sa bouche qu'il vient poser (du moins, il aimerait) sur les tétons qui se rétractent.



Les premières interviews ont commencé, d'abord par téléphone, et puis en vrai, et enfin, devant une caméra. J'ai remarqué qu'au fur et à mesure, mes réponses étaient plus abouties, parce que souvent, les mêmes questions reviennent, et cela me permet de peaufiner mon discours. En fait, c'est comme si je m'entraînais, et je finis par obtenir la meilleure version de la réponse, de discours en discours. J'ai alors pris conscience que parler est un sport, ou du moins une discipline qui nécessite de l'entraînement. J'ai repensé à cette phrase qu'on entend partout : « Quand ça ne va pas, il faut en parler, ça permet de se sentir mieux », qui m'a longtemps agacée. Elle m'agace toujours un peu, parce qu'elle donne l'impression que c'est facile. Je ne sais pas si parler des problèmes permet véritablement de se sentir mieux, mais ça nous donne l'occasion d'ajuster notre discours, de mieux saisir le problème et même de le découvrir sous des angles différents. Avant les interviews, j'avais déjà expérimenté cela avec les changements successifs de psychiatres : j'ai été amenée à redire, depuis le début, les choses à dire, et je dois admettre que répéter m'a fait prendre plus de recul sur ces choses et de les dire avec beaucoup plus de justesse.

J'ai la naïveté de penser que la parole
peut changer le monde. Se défendre,
défendre les autres, dénoncer, accuser,
témoigner, consoler, aimer même !

Je crois que la parole nous élève, que ce soit dans la sphère publique ou dans la sphère privée. Et quand quelqu'un me dit « Non, laisse tomber, j'arrive pas à expliquer ce que je veux dire », je réponds toujours et répondrai toujours : « Essaie plus fort, reformule, sois maladroit·e, mais dis-le, prends le temps, j'attends, et je t'aide même, si tu veux. » Quand les mots ne nous viennent pas, on a toujours peur de lasser l'interlocuteur·ice, parce qu'on pense à tort que l'échange doit être nécessairement rapide. Mais parler n'est pas toujours spontané. Souvent, parler va se faire à deux. Notre propre parole va se faire à deux. On m'a déjà aidée à dire ce que je peinais à dire. Finalement, mon propre discours a été permis par la conjugaison de deux intentions. Peut-être que nous devons apprendre à laisser le temps à l'autre de tâtonner, de balbutier, de se corriger... Mais je crois que nous devons l'encourager à dire, à tout prix, même pour les plus grandes banalités.

Au quotidien, cependant, ma parole me permet surtout de la légèreté, car rien ne me semble plus essentiel que les choses faciles. J'utilise surtout ma parole pour plaisanter, pour faire rire et pour amuser mes proches. Je ne milite pas à longueur de journée, loin de là. Sur les réseaux, c'est la même chose. Je cherche la tranquillité plutôt que l'élitisme. Je ne cherche pas à m'adresser à des personnes expertes, mais, bien au contraire, à des personnes qui souhaitent se divertir et, au passage, apprendre quelques mots, ou quelques étymologies.

Que devient la parole face à l'anxiété sociale et ses stratégies d'évitement ? Je me souviens de ces nombreux échecs, dans ces périodes où

il m'est impossible de répondre au téléphone, ou juste de sortir de chez moi et de me retrouver confrontée à un monde qui m'agresse constamment.

C'était en février, j'étais claquemurée chez moi, j'avais pris soin de ne voir personne et de rester seule, entre mes murs, avec la seule familiarité de mon appartement et Ines, comme compagnie réconfortante. Elle était partie faire quelques courses. Quand ça a frappé à la porte, j'ai naturellement pensé que c'était elle qui rentrait, et qu'elle n'avait pas pris sa clé.

J'ouvre la porte. Un homme se tient devant moi. Je me sens instantanément arrachée à mon cocon. Mon cœur s'accélère. C'est comme si ce havre paisible que j'avais si durement travaillé à obtenir s'effondrait, en une seconde, en trois coups frappés à la porte. Il me parle, mais je l'entends à peine : « compteur électrique », c'est à peu près tout ce que je comprends. Il entre, il regarde le compteur, il me pose des questions auxquelles je suis incapable de répondre. J'écris à Ines : « Rentre vite. » La voilà enfin. Elle entre et prend le relais. Je me précipite dans ma chambre, dans mon lit, et je m'effondre en pleurant pendant de longues minutes.

Un jour, je l'ai senti, c'est devenu un peu moins dur. Le nuage gris, le bloc de pierre que l'on transporte dans sa poitrine, quotidiennement, le cœur qui tremble... Il s'est effrité, ce bloc, et le nuage, il a commencé à être moins dense. Et je crois bien que ma parole n'y est pas pour rien.

Je suis d'ailleurs certaine que ma parole, maintenant qu'elle est publique, a réveillé en moi un élan de bonheur. Je me sens forte, utile même.

Oui, il me semble que je ne connais pas de plus grand bonheur que celui de parler.

Après les oraux de l'agrégation, je ne pensais plus pouvoir être intimidée à l'oral, mais un jour, je suis montée sur un plateau de télévision. Ma loge avec de petits cadeaux, les maquilleurs, le café, et puis la grande salle toute noire, les caméras perchées sur des bras articulés, les lumières, et le plateau.

C'est très beau. Et je parle.

Plus tard, l'émission sortira. Je sais d'avance que je ne la regarderai pas, ou du moins, pas en entier, parce que je peux difficilement me voir à l'écran sans me détester profondément. Ça aussi, ça commence à aller mieux avec le temps. Est-ce moi qui suis plus à l'aise sur ces plateaux, ou ai-je seulement changé mon regard sur moi-même ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que les images me sont un peu moins douloureuses. Il m'arrive même parfois de me trouver un air sympa. Le reste du temps, je préfère mes vidéos tournées dans mon salon par mon smartphone en format vertical.

Aujourd'hui, j'ai moins peur des autres, parce que j'ai davantage confiance en ma parole. Je connais son impact, je la sais capable de beaucoup de choses. Je sais que je peux arranger les choses en parlant, je sais que je peux me défendre en parlant, que je peux faire comprendre beaucoup de choses en parlant. J'ai même un peu moins peur de répondre au téléphone.

Pourtant, les situations où les mots ne sortent pas existent toujours. Malgré mon expérience et l'assurance que j'ai gagnée, je suis parfois sidérée. Et je n'ai pas l'intention de faire croire le contraire.

Il y a quelques mois, je suis arrivée dans un nouvel établissement scolaire. Lorsqu'un collègue m'a présentée à cet autre collègue, et lorsque cet autre collègue m'a regardée de haut en bas en s'exclamant : « Ah bah, je vais rester ici plus longtemps que prévu, moi ! » en guise de « bienvenue », je n'ai pas su parler.

Lorsque ces trois hommes nous ont croisées, Ines et moi, dans la rue, et qu'ils nous ont craché aux pieds en marmonnant des insultes homophobes, je n'ai pas su parler.

La parole nous manquera toujours par moments, et nous devons apprendre à vivre en étant régulièrement abandonné·es d'elle, privé·es de ses bonnes grâces. J'ai eu tendance à penser que c'était bon, que désormais, elle était mienne, et que plus jamais je n'aurais de difficulté à dire. Mais la parole nous trahit jusqu'à la fin.

Quand on fait du contenu militant,
ou simplement quand on donne son
opinion sur les réseaux sociaux, on se
retrouve systématiquement confronté·es
à ces personnes qui veulent « débattre »,
ou qui nous demandent de « prouver » ce

que nous disons. Ce champ lexical me laisse perplexe.

Plus jeune, pourtant, j'ai bien essayé de « débattre » avec ces gens. J'étais déterminée à leur montrer, par ma parole et mes arguments, qu'ils faisaient fausse route. En réalité, je me suis même épuisée à le faire. Mais aujourd'hui, j'évite de dépenser mon énergie à expliquer à des hommes des évidences. Je ne peux pas éduquer tout le monde, et si tu es curieux·se, sache que l'information est relativement facile d'accès à l'heure actuelle. Ce n'est pas à moi de répéter des milliers de fois la même chose à des hommes qui m'insultent, ou qui viennent me remettre en question sans être concernés et sans s'être renseignés au préalable.

Je suis amoureuse des mots vulgaires. Ils ont cette charge sémantique particulière, cette rugosité qui fait instantanément réagir. Il suffit de le prononcer, ce mot, pour que l'auditeur·ice s'indigne. Comment nier leur pouvoir, dès lors ? Ils ont un véritable impact sur le monde. Depuis l'enfance, on nous interdit de les prononcer. C'est curieux, quand même, qu'il y ait des mots interdits. Des mots qui pourtant n'oppressent personne, qui ne sont liés à rien de grave historiquement. Mais qu'importe, on dira « tais-toi », plutôt que « ferme ta gueule ». On dira « zut », plutôt que « merde ». On dira « ça m'agace » plutôt que « ça me fait chier ». Quelle est la différence entre les premiers et les seconds ? L'intensité. Nous refusons l'intensité parce qu'elle nous bouscule. Nous la diabolisons parce qu'elle nous ramène à ce qu'il y a de flamboyant en nous.

On interdit certains mots, comme on interdirait un acte, un crime. Peut-être parce que parler, c'est déjà agir. Dans de nombreux cas, les mots sont chargés d'une histoire, ou font écho à des représentations erronées ou discriminantes. Il faut distinguer les vulgarités anodines et celles qui ne le sont pas. Mais comment savoir ? L'étymologie est souvent une bonne piste. Le mot « pédé », par exemple, est aujourd'hui très répandu pour désigner des hommes homosexuels, mais également, de façon plus générale, une personne faible ou peureuse, si bien que de nombreuses personnes oublient même l'origine homophobe de ce mot. Avant toute chose, pédé est une apocope¹ de pédéraste, qui désigne un homme adulte ayant des relations sexuelles avec des adolescents. Le mot pédé associe donc d'emblée l'homosexualité à la pédocriminalité, accentuant ainsi l'amalgame qui est souvent fait entre les deux notions, qui n'ont pourtant rien en commun.

Aujourd'hui, de nombreuses personnes homosexuelles se sont approprié ce terme pour en faire une force. Que ce soit pour lui ôter son caractère insultant, ou au contraire pour montrer sans honte qu'ils sont ces hommes insultés sans vergogne, la communauté gay a transfiguré ce mot. Est-ce toujours une honte, est-ce toujours blâmable si moi-même, je décide de l'utiliser, et même de le clamer haut et fort ? Les travailleur·ses du sexe et les lesbiennes ont fait de même avec les mots « pute » et « gouine ». Il s'agit de couper l'herbe sous le pied à la haine.

Il y a quelques semaines, je suis entrée dans une gendarmerie pour déposer plainte contre deux hommes qui m'ont harcelée sur les réseaux sociaux en raison de mon orientation romantique. C'étaient des insultes homophobes à répétition. Comme ça. Impunément. C'est-à-dire que ces hommes, durant leur temps libre, se détendent en scrollant sur TikTok et en insultant toutes les lesbiennes qui passent : « sale brouteuse », « brouteuse

de gazon », « sale gouine »... Ça n'est jamais très original, mais c'est toujours insultant, et surtout, toujours sexualisant. Je m'étonne que les mêmes insultes ne soient pas proférées aux hommes hétérosexuels qui, vraisemblablement, ont des pratiques sexuelles de ce genre. Je m'étonne que ces insultes soient si répandues, si faciles, si normées, alors qu'elles sont si choquantes.

Mais voilà, ces hommes, rivés sur leurs smartphones, devant mes vidéos, ont décidé d'ouvrir l'espace commentaires et d'apporter leur pierre à l'édifice, en laissant, eux aussi, non sans fierté, une trace de leur existence, sans doute un cadeau, un don de soi, offert à la postérité. Le clavier apparaît sous leurs doigts et les voilà qui tapotent, tranquillement, des injures ignobles et glaçantes. Ils tapotent, se relisent peut-être, et une fois satisfaits, les voilà qui valident leur œuvre, ce petit morceau de leur âme, et le jettent dans le flot de commentaires, dans ce qu'ils croient être un gouffre sans fond. Mais ce gouffre n'en est pas un, car les messages restent. Et ces messages comptent. C'est le danger de l'écrit. C'est aussi ce qui peut faire sa beauté. Il reste, il est gravé et matériel, il peut être difficile à effacer. Ils le jettent, ce message, et puis ils scrollent encore et encore, jusqu'au prochain message de haine ou peut-être même d'amour, allez savoir ! Sûrement, parfois, ces hommes s'émerveillent-ils ! Car ils sont humains, rappelons-le, et ils sont sains d'esprit, sans doute. Je ne veux plus entendre « mais c'est des fous ! » ou « mais c'est des monstres ». Non. Rappelons avec force leur humanité, c'est sans doute là ce qui les rend plus terrifiants encore, car beaucoup plus réels. En les dépeignant comme des monstres, ces hommes quittent le réel et ses représentations, on tend ainsi à les faire devenir autre chose que des hommes, ce qu'ils sont pourtant inexorablement. Quant aux fous, je suggère que nous les laissons tranquilles, ils n'ont rien à voir là-dedans. Ces hommes, bien réels, bien installés dans leur vie de famille, ont un métier, une maison, des amis : leur vie ressemble à la mienne, en fin de compte, dans les grandes lignes. Alors,

qu'est-ce qui peut pousser un homme à agir de la sorte ? à prendre le temps de faire ça et à y prendre du plaisir ? L'anonymat, ou plutôt le pseudonymat facilite tout, c'est vrai. Mais finalement, ils sont assez faciles à retrouver. Non, je crois que ce qui fait qu'ils se sentent autorisés à nous insulter, c'est l'impunité. Ils savent parfaitement que les démarches pour déposer plainte sont souvent lourdes, et que la plupart du temps, les victimes n'iront pas jusque là. Ils pensent aussi que même si une plainte venait à être déposée, il n'y aurait pas de suite.

Nous verrons bien.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là, j'ai utilisé ma parole pour dénoncer, et pour dénoncer de manière officielle. Qu'il y ait des suites immédiates ou non, ces deux hommes sont désormais connus des services de police, et si ma plainte n'aboutit pas, elle servira peut-être à une autre jeune femme lesbienne qui, un jour, viendra appuyer la mienne en les accusant à son tour.

Quoi qu'il en soit, ma parole ne sera pas vaine.

On m'a proposé d'écrire un livre. Je me suis aussitôt revue à Tahiti, sur mon petit bureau coloré, puis à Lunéville, devant mes papiers et mes romans inachevés.

Était-ce vraiment maintenant que ça arriverait ? Est-ce que j'allais vraiment écrire, pour de bon ? Être lue ? La joie, l'euphorie, et la pression aussi, bien sûr. La peur de mal faire, de ne pas être à la hauteur de cet honneur qui m'est fait. La peur de décevoir celles et ceux qui apprécient

généralement mon travail. C'est peut-être, paradoxalement, le seul moment de ma vie où écrire devient difficile, voire angoissant.

J'ai conscience d'avoir la chance de pouvoir être lue. J'ai toujours pensé que ça ne m'arriverait jamais. Je n'ai jamais envoyé mes manuscrits à qui que ce soit. Et aujourd'hui, j'ai ce privilège, alors j'aimerais ne pas le gâcher, pour celles et ceux qui ne l'ont pas, pour la moi petite fille et adolescente qui en rêvait.

1. Abréviation d'un mot faite par l'élision de sa fin.

Postface

Je voudrais combler ce vide multimillénaire

Me projeter dans l'avenir a toujours été difficile pour moi, dans tous les aspects de la vie. Et puis, ça a tendance à réveiller mes angoisses sur la mort, alors j'évite de le faire, autant que possible.

Mais il y a deux ou trois choses dont je suis certaine. Alors, je les formulerai comme des vœux plutôt que comme des projections.

J'ai l'intention de continuer cette route que j'ai empruntée, parce que je m'y sens bien, à vrai dire.

Je veux continuer à chérir les mots, et les plus simples d'entre eux. J'aimerais redonner tout leur lustre aux mots méprisés, jugés vulgaires ou inélégants.

Je voudrais que la honte disparaisse du regard de celles et ceux qui n'ont pas les « bons » mots, pour couvrir le regard de celles et ceux qui nous violentent et qui nous heurtent avec des mots bien regrettables, mais rarement regrettés, hélas, je crois.

J'aimerais que le mépris élitiste face aux erreurs d'orthographe, de syntaxe ou de conjugaison n'ait plus sa place dans nos vies.

J'aimerais pouvoir redonner la parole à celles et ceux qui l'ont perdue. À celles et ceux qui ont arrêté d'essayer de parler. À celles et ceux qui n'en attendent plus rien, qui pensent que ça n'y changera rien. J'aimerais ressusciter en elles et eux ce feu d'espoir qui m'anime et qui me fait croire que quand on parle, on peut tout déjouer, sauf peut-être la mort, et encore...

J'aimerais leur dire : « Essaie. »

J'aimerais leur dire : « Dis. »

J'aimerais comprendre les débuts, les premiers mots, je voudrais combler ce vide multimillénaire qui me sépare des premiers balbutiements.

Je voudrais poursuivre cette quête sans fin, et me rapprocher le plus possible d'un accomplissement total par la parole.

Je voudrais aussi que toutes celles qui, chaque jour, soupirent en rentrant chez elles, celles qui se sentent profondément oubliées, celles qui sont devenues les employées de leur propre famille, celles qui changent de trottoir, celles qui se forcent à sourire aux blagues graveleuses, celles qui se griment pour entrer dans les cases, celles qui ont en horreur leur reflet, celles jugées trop ou trop peu couvertes, trouvent les mots pour dire, pour hurler, pour époumoner leur lassitude, leur colère, leur chagrin.

**À l'avenir, j'aimerais que les mots
nous manquent le moins possible.**

Et moi? Je suis que
pas si, je suis d'été la vie - la comyo
c'est bien, mais c'est dégradant la fonction
Je suis, je suis! En fait, la vie, c'est moi!
Et toi...

Im
Tu es
quelque chose de bel et de beau, qui se impose
dans la dans une com...

à et cette réalité
à toi l'œuvre
à non plus. En
à dire, c'est la
à dit, je ne m
à être trop tard
routines mentales
ne blaise, discret, que presque
à un homme qui n'a plus rien
à dire. ~~Je suis~~ Moi qui suis
à être j'aurais voulu de le savoir
à lui menter, de lui menter
à avoir, mais j'ai des questions
à quel pourrait

pourrait rien que
pression de usage
vult, qu'il avait, sans
ant et qu'il gardera
~~Je suis~~
~~Je suis~~. C'est à
cejours à la même
- ont toujours le
~~Je suis~~
~~Je suis~~ et ~~Je suis~~
ait être rempli de
n blaise et d'electro-
vrait presque crue de
n a ouie de la réalité

le 06.03.11 à 16h07
de mon J'ai toujours aimé
comme passer aussi bien
d'un futur plus ou moins
ros la vie plus ou moins
temps me saut de celle
de mon que passe, de celle
mende qui fait en les
différemment. La pierre au lieu
touche le papier, et la pierre
même si on le mot s'écrit
tard plus tard, mon corps
s'achève, une apparence
à se peut qu'il existe au présent
asse. Existe par de présent
une existence par de présent
en la mon corps dans un
mon propre présent que
sibilité de quelque chose
à l'avons et d'habitude
à propre est c'est est
à l'usage de c'est est
à l'usage et d'usage
à l'usage et d'usage